

Le Samedi

Vol. XI. No 4
Montreal, 24 Juin 1899

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

Prix du numero, 5c

HEUREUSE ENFANCE



UN FIDÈLE AMI.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce: 10c la ligne, mesure agate.

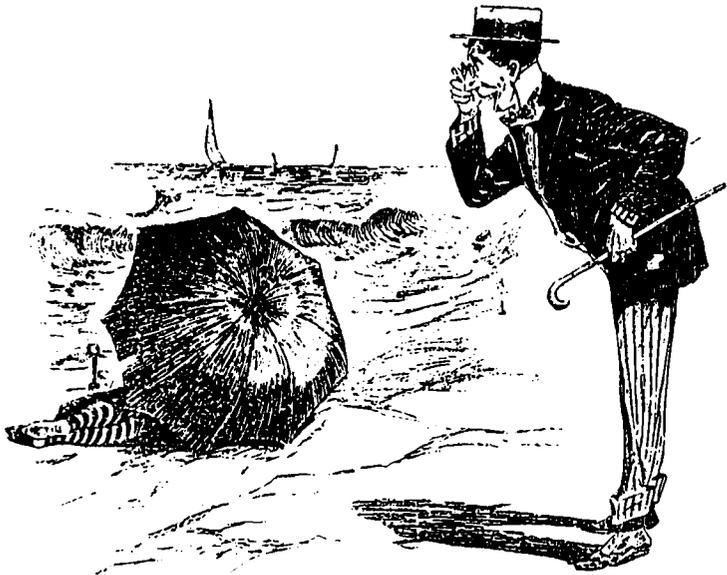
POURIER, BESSETTE & Cie,

Éditeurs-Propriétaires.

No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 24 JUIN 1899

CE QU'IL CROYAIT VOIR



Mr Lamoureux.—Ah! Voici Maud qui s'est paresseusement couchée sur la grève avec son costume de bain de mer. Je reconnais ses bas. Merci, dieux des amours! Elle est seule et je vais pouvoir enfin lui faire ma déclaration.

NOTRE CONCOURS DE BÉBÉS

Devant l'affluence des portraits qui nous étaient adressés, nous avons dû reporter, jusqu'au 24 juin, la publication des dits; mais cela ne changera rien aux précédentes conditions du concours.

C'est du 1er au 8 juillet à midi, que les bons de vote, découpés dans chacun des numéros du SAMEDI les contenant, et indiquant le chiffre sous lequel est enregistré le bébé choisi, doivent nous parvenir aux bureaux du SAMEDI. On peut affecter, au bébé que l'on veut favoriser, un aussi grand nombre de bulletins de vote qu'on a pu s'en procurer et c'est celui d'entre ces bébés qui en aura le plus grand nombre qui sera titulaire de la prime de \$50.

Ceux réunissant la plus grande quantité de votes après le premier auront les 2e, 3e et 4e primes, de \$25, \$15 et \$10.

Le tirage aura lieu dans nos bureaux, le 8 juillet à 5 heures du soir; tous ceux qui le désirent peuvent y assister.

M. M. Laprès, photographe, J. A. Dumas, photographe, et M. le baron de Kervyn ont bien voulu accepter la charge du tirage des bulletins laquelle sera effectuée devant le public présent à nos bureaux.

C'est dans ce numéro que sont publiés les derniers portraits du Concours des Bébés du "Samedi".

L'AMOUR

(Suite)

L'amour est un petit frondeur bien habile qui renverse plus d'un Goliath.

* * *

L'amour est un soleil de juillet qui fond les glaces des prudes les plus froides et les plus revêches.

* * *

L'amour est comme un miroir: il a de frais sourires pour les belles femmes et des grimaces pour les tristes visages.

* * *

L'amour est par trop sans gêne, il veut toujours se montrer. Quand il ne peut parler, il écrit, s'il ne peut écrire, il parle des yeux, et, quand il est forcé de se taire, son silence même est éloquent.

Pensées recueillies par

JULES BOURBONNIÈRE.

(A suivre)

UN SOUVENIR SUR BALZAC

M. Barré, ex-secrétaire de la Comédie-Française, a narré cette anecdote curieuse sur Balzac, dont il eut l'honneur d'interpréter les œuvres.

Balzac avait promis à Lireux, directeur de l'Odéon, un drame en cinq actes: les *Ressources de Quinola*. Après bien des retards, rendez-vous est pris pour la lecture. Adossé à la fenêtre, Balzac lit, sans arrêt, sans hésitation, ses cinq actes. On applaudit, on le félicite.

Mais feuilletant le manuscrit, Lireux ne trouve que quatre actes écrits, le cinquième restant en blanc. Il fait part à Balzac de sa surprise. L'écrivain sourit et avoue:

—C'est vrai, déclare-t-il, je n'ai pas encore écrit mon cinquième acte, mais il est si bien dans ma tête que j'ai pu vous en faire le récit comme s'il était sur le manuscrit. D'ailleurs, ajouta-t-il, j'ai deux autres dénouements tout prêts pour le cas où celui que je viens de vous faire ne vous satisferait pas.

C'est du 1er au 8 juillet que doivent être adressés au "Samedi" les coupons de vote du Concours des Bébés.

UN SPÉCULATEUR

Premier musicien.—Tiens, tu as vendu ton trombone, toi?

Second musicien.—Oui... j'ai acheté une petite flûte et j'ai encaissé la différence du prix... Il y a une hausse formidable sur les cuivres.

QUESTION SOUDAINE

Adolphe Rastaquouère.—Ne pensez-vous pas que ce serait un noble emploi à faire de votre fortune que de fonder une maison pour les aliénés?

Mlle Lingottor.—Oh! M. Rastaquouère, c'est si soudain que...

PAS ÉTONNANT

Arthur.—Berthe doit avoir éprouvé quelque grand désappointement. On ne la voit jamais sourire depuis quelque temps.

Alfred.—Elle s'est fait extraire deux dents.



Le petit frère de Maud.—Oui, nous'allons bien nous amuser. Tu seras un cannibale et j'en serai un autre. Ceci est notre lutte et les bas de Maud, que j'ai remplis de sable, seront nos instruments de guerre.

QUESTION MODERNE

Le vieillard mit sa main au-dessus de ses yeux et regarda le rapide bicycliste jusqu'à ce qu'il eut disparu sur la route poussiéreuse:

—Je voudrais bien savoir, murmura-t-il, si c'est mon fils ou ma fille?

ÇA NE DOIT PAS ÊTRE PLUS DIFFICILE

Lui.—Pensez-vous que vous pourrez apprendre à m'aimer?

Elle.—Je ne sais, Georges; peut-être. J'ai déjà appris l'allemand.

UNE DÉFINITION

Flick.—Il paraît, mon cher, que, d'ici peu, on pourra s'envoyer des coups de poing, une gifle, n'importe quoi, par fil électrique et même sans fil du tout.

Flock.—J'ai aussi entendu parler de cela; c'est ce qu'on appelle des "massages téléphoniques".

LA RAISON POURQUOI

Mme Tip.—Pourquoi laissez-vous votre mari conduire toutes choses?

Mme Top.—J'aime à avoir quelqu'un à blâmer quand les choses ne sont pas bien faites.

CONCOURS DES BÉBÉS



No 207.



No 209.



No 213.

No 214.

(Suite à la page 7)

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUTS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES
DDXXXVIII

LE SOMMEIL DU CONDOR

Par delà l'escalier des roides Corbillières,
 Par delà les brouillards hantés des aigles noirs,
 Plus haut que les sommets creusés en entonnoirs
 Où bout le flux sanglant des laves familières,
 L'envergure pendante et rouge par endroits,
 Le vaste oiseau, tout plein d'une morne indolence,
 Regarde l'Amérique et l'espace en silence,
 Et le sombre soleil qui meurt dans ses yeux froids.
 La nuit roule de l'Est, où les pampas sauvages
 Sous les monts étagés s'élargissent sans fin ;
 Elle endort le Chili, les villes, les rivages,
 Et la mer Pacifique et l'horizon divin ;
 Du continent muet elle s'est emparée :
 Des sables aux coteaux, des gorges aux versants,
 De cime en cime, elle enfle en tourbillons croissants,
 Le lourd débordement de sa haute marée.
 Lui, comme un spectre, seul, au front du pia altior,
 Baigné d'une lucur qui saigne sur la neige,
 Il attend cette mer sinistre qui l'assiège :
 Elle arrive, déferle, et le couvre en entier,
 Dans l'abîme sans fond la Croix australe allume
 Sur les côtés du ciel son phare constellé.
 Il râle de plaisir, il agite sa plume.
 Il érige son cou musculeux et pelé,
 Il s'élève en fouettant l'âtre neige des Andes,
 Dans un cri rauque il monte où n'atteint pas le vent.
 Et, loin du globe noir, loin de l'astre vivant,
 Il dort dans l'air glacé, les ailes toutes grandes.

LÉCONTE DE LISLE.

LES PROBABILITÉS

Madame (au déjeuner). — Je voudrais aller magasiner aujourd'hui, mon chéri. Le temps paraît-il favorable ? Quelles sont les probabilités ?

Monsieur (consultant, anxieux, le journal). — Pluie, grêle, tonnerre et éclairs.

VIAUVILLE, PRÈS MONTREAL

Il n'y a qu'à jeter les yeux sur le magnifique panorama que présentent les riantes prairies de Maisonneuve, là où la perspicacité d'un homme de bien a vu, en rêve, s'élever la future cité de Viauville, pour admirer l'idée créatrice qui a présidé à cette superbe affaire. Nos lecteurs, quelque familiers qu'ils soient avec le site où s'élève Viauville, seront heureux de trouver réunis, dans le dessin que nous leur présentons, les deux aspects principaux de cette création du regretté Ch. F. Viau : La vue qui se présente de la terrasse même de la résidence de feu M. Viau ; celle que l'on a du fleuve St-Laurent quand on descend sur un des nombreux bateaux le sillonnant chaque jour.

Tout est réuni pour faire de Viauville un véritable Eden ; c'est la campagne dans ce qu'elle a de plus attrayant, tout en permettant le transport à la ville, en quelques minutes, pour tous ceux y ayant des affaires.

C'est l'air pur du fleuve, c'est la vue splendide offerte de tous les points de cette localité privilégiée ; c'est enfin tout le confort offert, ordinairement, par les installations déjà anciennes et que Viauville assure, dès aujourd'hui, à ceux qui vont y fixer leur résidence.

Belles avenues plantées d'arbres, jolies maisons en pierre, église, presbytère et toutes les améliorations que la science moderne met à la disposition des heureux de la terre ; eau pure, électricité, égouts, tramways desservant tous les quartiers de la ville.

Ajoutons que l'on peut obtenir tous ces avantages en acquérant des terrains à très bon marché et avec les plus grandes facilités, puisque moyennant 4 % d'intérêt seulement, on peut en effectuer le paiement en huit années.

C'est le moment d'aller faire une promenade à Viauville, près Maisonneuve, là où les chars s'arrêtent ; de bien vous rendre compte de tous les avantages offerts et de vous assurer, dans cette localité sans rivale, une superbe résidence à peu de frais, dans l'endroit le plus pittoresque, le plus salubre, le plus confortable de cette île de Montréal où abondent pourtant les superbes sites.

PAS BESOIN DU TOUT

Maman. — Henri, si je te donne un habit neuf, me promets-tu que tu ne grimperas pas dans les arbres et que tu ne joueras pas aux billes jusqu'à ce qu'il soit usé ?

Henri (après un instant de réflexion). — Mais, maman, je n'ai pas besoin du tout d'un habit.

Le plaisir peut s'appuyer sur l'illusion, mais le bonheur repose sur la vérité. CHAMFORT.

UN MONUMENT FUNÉRAIRE

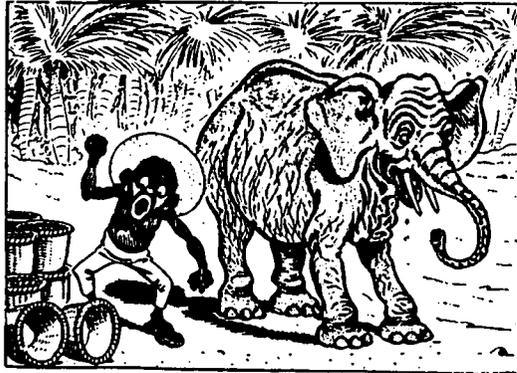


LA FOL. — PAR J. BRUNET (voir page 29).

L'HOMME A VAINCU LA BRUTE



I
L'éléphant. Il faudrait que je sois idiot, si je me donnais la peine de secouer les arbres, tandis que je trouve ici toutes les dattes dont j'ai besoin pour mon repas.



II
Le planteur nègre. Malédiction ! Cet animal-là, li a mangé deux pleins paniers de li plus belles dattes ! Tu vas me payé ça, affeux voléu...

POUR "ELLE"

MER

Ma lèvres est bien glacée et je veux du soleil,
Je veux l'ancien baiser qui longuement se pose...
Où sous les jours d'autan par ce froid sans pareil ?
A mourir lentement, mon être se dispose.

Pourquoi ne plus m'aimer de l'amour d'autrefois,
Et pourquoi détourner ce regard qui m'enflamme,
Qu'il vienne rarement, mais revienne parfois,
Me faire frissonner sous sa brûlante flamme.

Mais qu'importe, je sais, le rêve était trop beau,
Le plaisir est passé, tu refermes ta porte,
Tu ris du cœur brisé, de l'amour au tombeau,
C'était de la folie et la raison l'emporte.

Je ne pleurerai pas, c'est lâche de pleurer,
Je ne maudirai pas, car mon amour demeure.

Mai 1899.

MEPRISE

Le célèbre violoniste Jéhin-Prume qui vient de mourir, voyageait beaucoup. Presque chaque année, il partait pour l'Europe, quittant ses bons amis du Canada, pour revoir ses vieux camarades de Belgique. Le dernier voyage qu'il fit, il y a un an, donna lieu à une petite aventure assez amusante, qu'il est intéressant de relater.

Jéhin-Prume s'était embarqué à New-York, à bord d'un steamer de la ligne française. Comme il se rendait directement en Belgique, il lui fallait traverser la France, et naturellement subir la douane à Herqueline.

La douane l'ennuyait beaucoup, surtout cette fois-là, car il portait, à des amis de Liège et de Bruxelles, une foule de petits souvenirs du Canada, sur lesquels il lui eut fallu payer d'assez forts droits.

Herqueline, tout le monde descend !

Où va-t-on pour la douane ? demande Jéhin-Prume à l'employé.

- Dans le fond, à gauche, répond celui-ci avec un salut des plus gracieux.

- Décidément, se demande l'illustre violoniste, est-ce que les employés belges seraient devenus poli !

Il arriva à la salle de la douane, reconnut sa malle au milieu des nombreux colis qui encombraient la pièce, et fit signe à un douanier de venir visiter son bagage.

Le douanier s'approcha avec forces saluts, et lui dit :

Pas besoin de visiter votre bagage, monsieur, nous vous connaissons !

Chouette ! pensa Jéhin-Prume, en voilà une veine, mais je ne savais pas que j'étais si connu des employés de la douane belge. C'est peut-être un gabelou qui joue du violon.

Il remonta dans le train et, deux heures plus tard, il descendait en gare de Bruxelles.

* * *

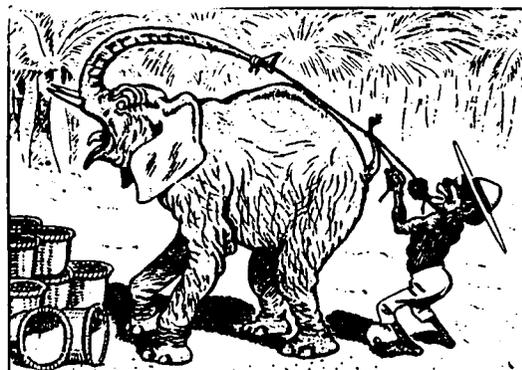
Le lendemain matin, désirent savoir si quelques lettres étaient arrivées pour lui, il se rend à la poste-restante.

Avez-vous des lettres pour M. Jéhin-Prume ?

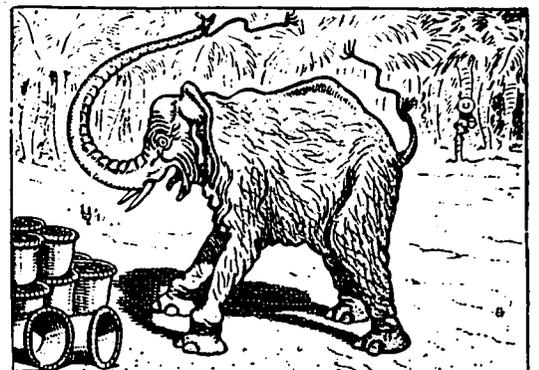
M. Jéhin-Prume ! dit l'employé avec un sourire. Mon Dieu, si cela fait plaisir à monsieur de s'appeler quelques fois M. Jéhin-Prume ; mais je vous connais !

Hein ! fit le violoniste, que diable me chantez-vous là !

Alors, fit l'employé devenu tout chose, vous êtes vraiment M. Jéhin-Prume ?



III
Tiens, voilà un bon moyen pour empêcher li de recommencer.



IV
L'éléphant (goguenard). Non, vrai, mais ce camarade-là est un malin ! Pense-t-il qu'un éléphant n'a pas plus de force qu'un petit chat !...

--Evidemment, s'écrie l'artiste qui commençait à s'énerver.

--C'est trop drôle, fit l'employé en appelant ses compagnons de bureau. Dites donc, vous autres, venez voir quelque chose d'épatant.

Et tous de se mettre à examiner Jéhin-Prume et de s'écrier :

--Extraordinaire ! Merveilleux ! Jamais rien vu de pareil !!!

--Me prends-tu pour un tableau ? s'écrie alors le violoniste furieux.

-- Nous vous demandons pardon, monsieur, mais vous ressemblez tellement à M. Vand den Peerboom, le ministre des Postes et Douanes, que nous vous prenions pour lui. De plus la rosette de l'ordre de Léopold que vous avez à la boutonnière, était une raison de plus pour nous faire croire que vous étiez notre chef, que nous n'avons jamais vu qu'en image.

Jéhin-Prume rit beaucoup de l'aventure et se plaisait à la raconter à ses amis. SYLVIVUS.

PREUVE CONCLUANTE

Un jeune garçon avait été appelé à donner son témoignage dans une affaire d'assaut : un homme en avait frappé un autre avec une pelle à feu. Plusieurs témoins avaient déjà été entendus qui avaient tourné autour de la question de la plus provocante manière. L'avocat de la poursuite, très ennuyé, commença en ces termes l'examen du jeune homme.

--Écoutez-moi, mon garçon, il y a des heures que nous sommes ici sans arriver à rien, je veux que vous arriviez tout de suite au fait. Avez-vous vu donner le coup ?

--Oui, monsieur, je...

--Ah ! ah ! s'exclama l'avocat en se frappant dans les mains, nous avons quelque chose enfin. Venez ici, mon garçon, prenez cette canne (*il lui donne sa canne*). Si vous avez vu donner le coup, vous devez savoir comment il a été donné.

--Oui, monsieur, je...

--Pas un mot maintenant, tonna l'avocat. Je suis le plaignant et vous êtes le prisonnier. Maintenant levez le bâton et montrez à la cour...

Le jeune garçon leva le bâton comme on le lui disait et l'instant d'après il le laissa retomber de toute sa force sur le crâne déplumé de l'avocat étonné, l'envoyant rouler près du mur.

--C'est comme cela que ça s'est fait, monsieur, dit-il, au milieu des rires de toute la salle.

L'avocat déconfit se releva et, avec une légère grimace, dit qu'il en avait fini avec ce témoin, la preuve étant concluante.

PAS DANS CE CAS LÀ

Mme Durlyptie (ancienement). --Croyez-vous, M. le curé, qu'on puisse rencontrer son épiciier dans le ciel ?

Le curé. --Pas si vous lui devez de l'argent, madame.

LEUR OCCUPATION

Toto. --Dis, papa, à quoi qu'on s'occupe dans les sociétés savantes ?

Le père. --A voyager à quart de place, mon enfant.

IL LA CONNAISSAIT TROP

L'opérette (au monsieur qui est assis dans le tramway à ses côtés). -- Non, monsieur, je n'éprouverais pas même la femme la plus accomplie de la terre ; j'ai été trop longtemps dans les modes pour cela.

L'HOMME A VAINCU LA BRUTE -- (Suite)

CAUSERIE PARISIENNE

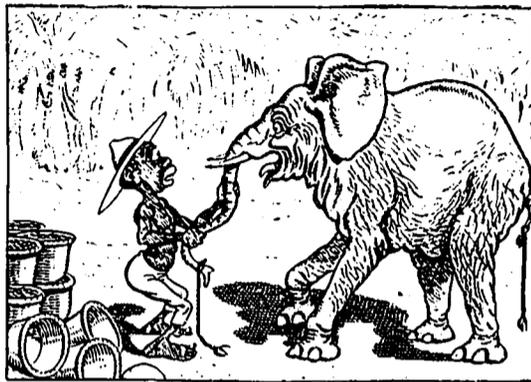
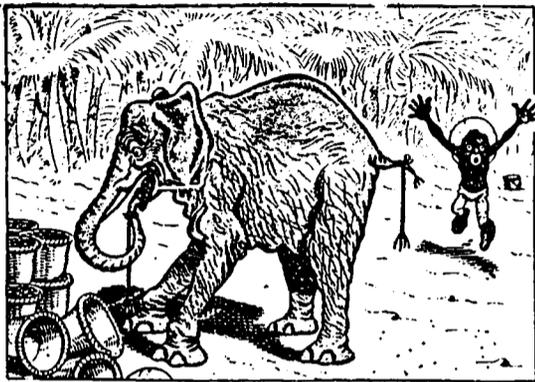
Faut-il le dire ?... C'est un procès récent qui m'inspire cette question...
 Donc, faut-il, oui ou non, dire qu'on a vu un monsieur dans cet état de
 gaieté que procurent les libations en l'honneur de Bacchus ?...

J'incline - au point de tomber - vers l'opinion suivante : quand on
 rencontre une personne ainsi égayée, c'est comme lorsqu'on l'aperçoit en
 joyeuse compagnie... on se contente de sourire et de l'envier.

C'est ce qui m'arrive tous les jours... non pas, hélas ! de me mettre en
 joie et en gaité, mais de jalouser ceux que je vois porteurs d'une face
 joviale et heureuse, cette face fût-elle illuminée - ou enluminée - par les
 roses que donne un vieux vin généreux...

Et comme je suis d'une génération où l'on faisait encore du grec, je
 murmure des vers du vieil Anacréon : " Dôté moi dôt' ô gmaikès..." une

L'HOMME A VAINCU LA BRUTE -- (Suite)



V
 ... Encore trois paniers !... Yum-m-m-m ! Moi, j'ai
 toujours beaucoup aimé les dattes...

VI
Le planteur nègre (rugissant de colère). - Pa lis yeux
 de ma belle-maman, ce maudit éléphant li va me
 uiné !... Cinq paniers de pédas ! (*Réfléchissant.*) Aïve ici,
 Jimbo ; li va te bouclé pon quelque temps. (*Et ayant
 saisi la trompe du pauvre Jimbo...*)

chanson à boire de 2,500 ans que chantaient les archontes, en vidant leurs
 coupes pleines de vin de Samos...

Je vous certifie que sur l'Agora nul n'aurait reproché aux membres de
 l'Aréopage une conduite anaécronique... on les eût imités plutôt...

Aussi Athènes reste-t-elle toujours la ville éternelle, mère auguste du
 Beau, inspiratrice du génie latin et de l'esprit français...

A Sparte on était austère... la sobriété et la tempérance faisaient partie
 de la constitution, ainsi du reste que le brouet noir...

Les dieux immortels, du haut de l'Olympe, détournaient leurs regards
 de ce lugubre coin de terre...

Et la vertu maussade des Lacédémoniens ne sauva leur ennuyeuse cité
 ni de la ruine ni de l'oubli...

L'on cherche en vain, sur les bords de l'Eurotas la place où fut Sparte,
 tandis que le Parthénon se dresse encore, superbe, dans l'azur du ciel
 attique !...

* * *

Le lion du jour... non ! je vais dire une bêtise !... l'éléphant du jour
 est celui qui nous vient de l'Indo-Chine et que le Jardin des Plantes a,
 comme de juste, adopté...

La particularité intéressante de ce pachyderme, c'est qu'il est -- encore
 une fois pardon ! -- le merle blanc de son espèce.

Ce qui distingue l'éléphant blanc de ses congénères, c'est... qu'il n'est
 pas blanc, mais tire plutôt sur un roux sale... En réalité c'est un simple
 albînos ! Il y a bien des nègres qui le sont, sans, pour cela, prétendre au
 titre honorifique d'homme blanc.

Puisse cela servir de leçon au soi-disant éléphant blanc de Siam ; et
 qu'il cesse de nous en faire accroire !...

Du reste, cet éléphant siamois -- qui nous vient, entre parenthèses, du
 Cambodge -- nous a procuré une autre désillusion.

Son aimable corne nous a appris qu'il s'appelait *Sirit*, et ce nom qui
 vola, bientôt, de bouche en bouche fut trouvé gracieux.

Il y avait dans *Sirit* le charme et aussi le mystère de l'Orient profond.

Cela faisait songer à Sakumbô, à la déesse Tânit, et aux éléphants de
 notre vieil ami Hamilear Barea.

Malheureusement, un monsieur qui sait le cambodgien, -- ces orientalistes
 sont sans pitié ! -- apprit à la foule idolâtre que ce nom poétique voulait,
 tout simplement, dire... *Poire* !

Pauvre éléphant blanc !... C'est ta poire... ta poire... ta poire... c'est
 ta poire qu'il nous faut !... oh !... oh !... oh !... oh !...

L'infortuné pachyderme exotique a pour voisin un éléphant à l'œil malin
 et gouailleur qui est devenu un vrai gamin de Paris à force d'avoir vécu
 en contact avec les visiteurs dont il est l'enfant gâté... et terrible.

J'entends d'ici l'éléphant gavroche pour qui l'argot n'a plus de secrets,
 disant au nouveau venu :

- Tu n'es qu'une poire !...
 * * *

Il ne faudrait pas croire que la vicille gaieté française est absolument
 morte...

Elle offre même, dans l'Université, une résurrection qui aurait fait
 bondir nos vénérés maîtres... je veux dire ceux du temps -- ô que loin-
 tain ! -- où j'étais moi-même jeune élève.

Nos principaux établissements d'enseignement secondaire veulent joyeu-
 sement préluder à l'austère saison des concours et des examens par des
 matinées et par des concerts.

J'ai, sous les yeux, le programme de quelques-unes de ces fêtes scolaires...
 eh bien !... elles me donnent lamer regret d'être venu trop tôt dans un
 monde trop jeune.

A l'époque où j'usais mes pantalons sur les bancs du collège, on prélu-
 dait à l'austère saison des examens et des concours par des exercices encore
 plus austères, si possible...

On nous gavait de *Conciones*, on nous bourrait de *Thesaurus*, on nous
 serinait les éternels *quonsque tandem* et les terribles *contineere omnes*...

Nous tombions de Charybde en Scylla
 et de devoirs en pensums.

Aujourd'hui, paraît-il, ce ne sont que
 monologues, chansonnets, scènes comi-
 ques, exhibitions amusantes...

J'en félicite sincèrement, messieurs mes
 neveux qui sont, d'ailleurs, beaucoup plus
 caucres que moi... et ce n'est pas peu
 dire !...

* * *

Il convient de saluer l'ouverture de la
 conférence de la Haye...

Si la paix universelle et le désarme-
 ment général ne sont pas près d'éclorre,
 malgré les délibérations de tous ces diplo-
 mates, il faut convenir, tout de même, que
 la tentative est d'heureux augure.

Et puis, comme dit un économiste dis-
 tingué dont j'ai oublié le nom... cela fait
 toujours marcher le commerce.

Le gouvernement hollandais fait des
 frais pour recevoir les délégués des puis-
 sances.

Ceux-ci arrivent avec de forts crédits
 qui leur sont alloués par leurs gouverne-
 ments respectifs... Un de nos confrères en
 donne les chiffres qui sont respectables.

On portera des toasts à la paix en buvant des bouggognes vénérables et
 d'authentiques vieux médoes sans préjudice des excellentes liqueurs que
 les Pays-Bas fabriquent.

O le curacao triple sec et le bon schiedam de Hollande ! Sans parler
 des plats fins dans lesquels vont se surpasser les vateliers qui accompagnent
 messieurs les plénipotentiaires.

Les membres de la conférence goûteront des plats nationaux de toutes
 les nations qui sont représentées à la Haye.

On appréciera alternativement la croûte-au-pot française, le caviar russe,
 le roast beef anglais, le rizotto italien, le pilaf turc...

Et peut-être en résultera-t-il qu'un jour les peuples, las de se faire la
 guerre, iront dîner les uns chez les autres.

Si l'on meurt, à la suite de ces rencontres, ce sera d'indigestion... car
 enfin il faudra bien toujours mourir de quelque chose !...

JULIEN MAUVRAE.

LE JEU DES PROPOS INTERROMPUS

Lui. - Superbe serre, mademoiselle Alice, n'est-ce pas ?

Elle. - Oui, justement célèbre pour les nombreuses propositions de
 mariage qui ont été faites ici.

Lui. - Hum ! Oui. A propos, on commence à valser, je crois.

Elle. - C'est ici que Charles Boucheneour a demandé la main de Mlle
 Commelejour. Ils étaient assis à cette même place, juste comme nous
 sommes maintenant, quand il lui dit tout à coup, juste comme vous me
 disiez à moi : " Voulez-vous être ma femme ? " et elle lui répondit juste
 comme je vous ré-
 pondais.

Lui. - Ah oui,
 parfaitement. Mais
 n'aimeriez-vous pas
 à valser un peu !

L'HOMME A VAINCU LA BRUTE (Suite et fin)

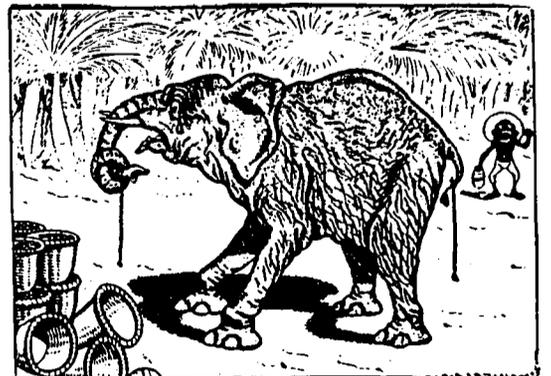
SES OPINIONS

Bouleau. - Est-
 ce que Taupin a
 des opinions bien
 arrêtées !

Rouleau. - Oh,
 oui ! Sa femme les
 arrête.

ANNONCE

Un fermier an-
 nonce pour une
 femme qui peut
 laver, repasser et
 traire deux vaches.



VII
 ... il y eurent un double nœud à la mariniers.)
l'éléphant (rosé). - Misère de misère ! Ça, c'est qu'on
 peut appeler un sale tour ! Ah, vilain horreur de nègre !

CONCOURS DE BÉBÉS

(Suite de la page 3)



No 205.



No 206.



No 208.



No 210.



No 211.



No 212.



No 215.



No 195.



No 216.

CONCOURS DE BÉBÉS -- (Suite et fin)



No 217. No 218.



No 219



No 220.



No 221.



No 222.



No 223.



No 224.



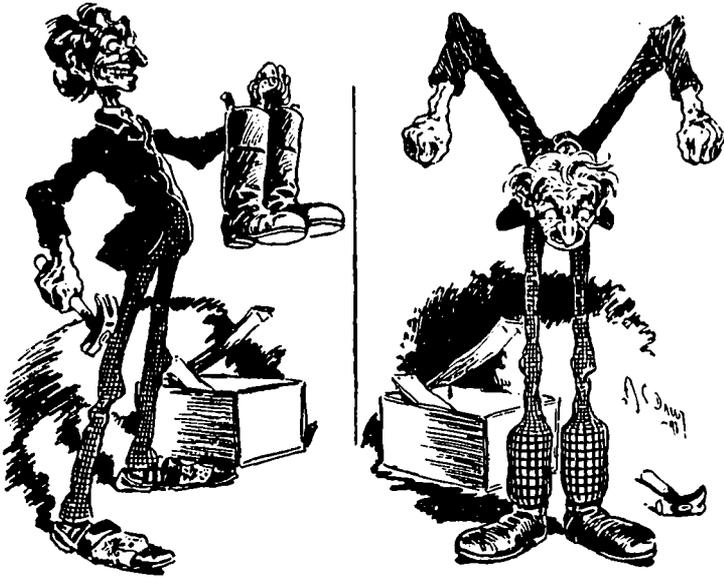
No 225.



No 226.

Il faut donner aux Bébés le "NESTLÉ'S FOOD". Demandez à votre médecin ce qu'il en pense !

INCONSTANCE DU CŒUR HUMAIN



I
Le je un Galatpât (un de nos futurs Démophilés). — Chers bons vieux parents !... Ils m'envoient une belle paire de bottes pour mon anniversaire... que de reconnaissance...

II
(Quelques instants plus tard.)... Am-béciles, idiots, stupides, vieux canerres, s'il est permis...

TROIS JOURS DE VENDANGES

Je l'ai rencontrée un jour de vendange,
La jupe troussée et le pied mignon ;
Point de guimpe jaune et point de chignon ;
L'air d'une bacheante et les yeux d'un ange.

Je l'ai rencontrée un jour de vendange,
La plaine était morte et le ciel brûlant ;
Elle marchait seule et d'un pastreublant ;
Son regard brillait d'une flamme étrange.

Suspendue au bras d'un doux compagnon,
Je l'ai rencontrée aux champs d'Avignon,
Un jour de vendange.

Je frissonne encore en me rappelant
Comme je te vis, cher fantôme blanc,
Un jour de vendange !

Je l'ai rencontrée un jour de vendange,
Et j'en rêve encore presque tous les jours...
Le cercueil était couvert de velours,
Le drap noir avait une double frange.

Les soeurs d'Avignon pleuraient tout autour...
La vigne avait trop de raisin : l'Amour
A fait la vendange.

ALPHONSE DAUDET.

PLAGIAIRES !

Il y a quelque temps, un homme bien connu dans la société de la ville de N... se suicidait et comme les mobiles de ce triste fait-divers étaient suffisamment connus, quelqu'un s'écriait : — C'est pour une semblable vétille que ce malheureux s'est donné la mort !...

Vétille en effet, mais crime littéraire ; il s'agissait d'un plagiat à l'aide duquel le susdit avait décroché un prix de... poésie.

J'ai connu, moi qui écrit ces lignes, toutes les variétés de plagiaires. Je n'en ai jamais vu de plus effronté qu'un gentilhomme — il l'était tout au moins par la particule — de fière mine, qui débarqua à Alger, il y a une dizaine d'années, et, à peine débarqué, se hâta de porter sa prose dans la plupart des bureaux de rédaction.

Il s'appelait Robert de Fauconnet et signait du pseudonyme de *Fanfre-luche* des bluettes rimées d'une fantaisie charmante. La *Revue* fit les honneurs du logis à M. le baron — il était baron — en publiant de jolis monologues et des nouvelles bien venues. La *Vigie*, elle aussi, enrichit ses colonnes de cette aristocratique collaboration.

Un jour, Fanfre-luche m'apporta une nouvelle de douze feuillets que je lus avec beau coup d'intérêt. C'était la glorification, l'épithèse de l'amour charnel ; il y avait, dans ces quelques pages, des cris de passion étrangement émouvants : la maîtrise du

style me fit murmurer : — Ce gentilhomme est vraiment un homme de grand talent.

Chose étrange, il me semblait avoir lu cela. Où ?... Je ne pouvais le dire, mais à coup sûr je connaissais pour en avoir lu la description, cette passion furieuse, ce mal d'aimer dont meurt un pauvre homme qui, dans ses veines, charrie l'amour poison dont rien ne le guérira.

Soudain je me frappais le front :

— C'est d'Octave Mirbeau ; ces pages se trouvent dans le *Calvaire*, l'ouvrage le plus personnel de cet écrivain talentueux.

Et je courus dans les librairies demandant le *Calvaire* à tout le monde. Je ne le trouvai nulle part ; et ma conviction s'accroissait de l'insuccès de mes recherches.

J'étais positivement certain que la nouvelle de M. de Fauconnet était tout au moins inspirée de l'œuvre d'Octave Mirbeau.

Enfin, je mis la main sur l'introuvable bouquin ; un ami l'avait dans un coin de sa bibliothèque ; je le parcourus avec une hâte fiévreuse et je tombai vite en arrêt devant le passage cherché.

Mon aristocratique collaborateur, M. le baron Robert de Fauconnet, avait copié douze pages d'Octave Mirbeau sans y changer un iota, sans déplacer une virgule et, tranquillement il avait apposé sa signature à la fin de la dernière.

Je me mis à la recherche de mon homme ; je le rencontrai rue de la Liberté et, l'abordant avec le volume de Mirbeau, je le lui plaçai sous le nez en lui disant :

M. de Fauconnet, il y a un paltoquet qui s'appelle Octave Mirbeau, qui s'est permis de vous plagier cyniquement. La jolie nouvelle que vous m'avez apportée est reproduite par lui dans un roman paru il y a deux ans et qui s'appelle le *Calvaire*. Vous êtes mon collaborateur, je vais défendre vos intérêts en saisissant de l'incident d'abord la presse algérienne, puis la société des gens de lettres...

M. de Fauconnet pâlit, rougit, prit un air détaché, murmura je ne sais quoi, puis pirouetta sur ses talons et s'éclipsa.

Le lendemain, il prenait le bateau pour Marseille et, depuis, on n'entendit plus parler de lui, sauf pendant la première semaine qui suivit son départ où la *Vigie* constata, à son grand regret, que les nouvelles publiées par elle sous la signature de M. de Fauconnet étaient de Francis Enne, de Maurice Talmeyr et de Catulle Mandès.

E. MALLEBAY.

IL NE POUVAIT LE TRAHIR

Le magistrat. — Pourquoi n'avez-vous pas répondu à l'appel de votre nom ?

Le prévenu. — Je vous demande pardon, Votre Honneur, mais j'ai oublié le nom que j'ai donné hier soir.

Le magistrat. — N'avez-vous pas donné votre vrai nom ?

Le prévenu. — Non, Votre Honneur, je voyage incognito.

SON ESPOIR

Mme Taupin (effrayée). — Je crois qu'il y a un homme sous le lit.

M. Taupin (encore plus effrayé). — J'espère qu'il est moins troublé dans son sommeil que je le suis moi-même.

MOT D'ENFANT

La petite Bernadette montrait les portraits dans l'album de famille à un visiteur. Arrivée à celui de la première femme de son père : Ceci, fit-elle, c'est ma mère aînée.

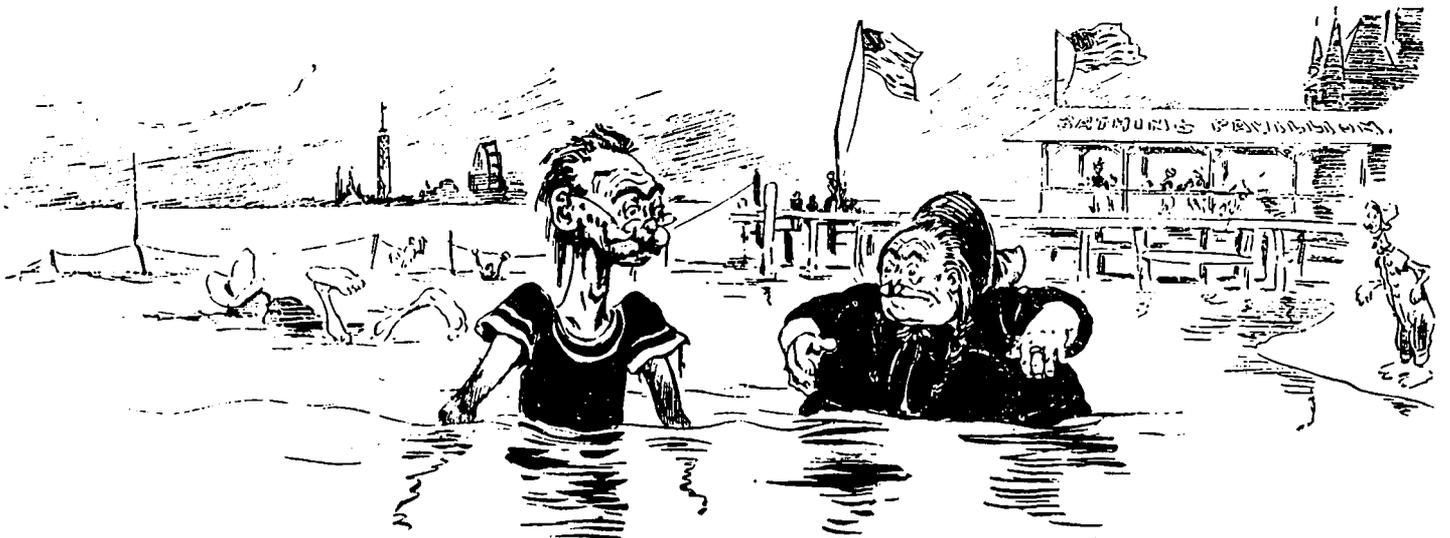
UNE EXCEPTION

Elle. — Suis-je la première jeune fille que vous ayez jamais demandée, mon cher ?

Lui (franchement). — Non, mais vous êtes la seule que j'aie demandée et qui m'ait accepté.

Les hommes sensés doivent regarder l'histoire comme un tissu de fables, dont la morale est très appropriée au cœur humain. — J. J. ROUSSEAU.

PAS D'INQUIÉTUDE



Mme Taupin. — Georges ! où est donc Henri ?

Mr Taupin. — Il est bien là, je le tiens par la main. Ne t'en inquiètes pas.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 24 JUIN 1899 (1)

LES MARTYRS DE MORGOFF

GRAND ROMAN DE SENTIMENT INEDIT

DEUXIÈME PARTIE

Maurice et Suzanne

XXII — LA CONFESSION DE L'INCONNU

(Suite)



[M.] Le Rodier s'était brûlé la cervelle, la veille au soir.

2339

“ Mais, si accablé qu'il fût des coups du sort, André n'avait pourtant pas encore épuisé la coupe de tous les chagrins et de toutes les douleurs.... ”

“ Après avoir perdu ceux qu'il aimait, il lui restait encore à être chassé du château de Chaverny, peuplé pour lui de tant de souvenirs.... ”

“ Et ce que la lettre qui lui avait annoncé sa ruine en même temps que la mort si tragique de Me Le Rodier lui avait fait prévoir, un beau jour fut un fait accompli. ”

“ Maintenant le château était vendu ! ”

“ Maintenant le château ne lui appartenait plus ! ”

“ Maintenant il n'était plus qu'un étranger dans cette demeure qui avait été son berceau et où tous les siens étaient morts ! ”

“ Le jour où il apprit cette nouvelle... le jour où on vint lui signifier que le château appartenait à un nouveau maître... ce jour-là, André crut qu'il allait devenir fou.... ”

“ Il erra d'abord à travers le parc, puis à travers toutes les pièces du château, la tête perdue, le cerveau plein de vertige. ”

“ — Est-ce vrai !... Est-ce vrai ! s'écria-il les poings crispés, fou de douleur et de colère, est-ce vrai que je ne suis plus ici qu'un inconnu, que je ne suis plus ici qu'un instrus que l'on chasse !... ”

“ Et, de plus en plus, la fièvre le gagnait. ”

“ Brusquement, une pensée lui vint. ”

“ Livide, l'œil plein d'égaréments, il se rendit ou plutôt courut dans son cabinet de travail. ”

“ Pourquoi ne quitterait-il pas cette vie qui n'avait eu pour lui que des tristesses, que des angoisses, que des tortures ? ”

“ Pourquoi n'irait-il pas dormir, lui aussi, là-bas, dans le petit cimetière où s'en étaient allés tous les êtres qui lui avaient été si chers ? ”

“ Pourquoi s'entêterait-il encore à vivre, s'entêterait-il encore à ”

souffrir quand il dépendait de lui de s'abîmer dans le néant et de trouver l'oubli ? ”

“ Oh ! oui, la mort !... la mort, il l'appelait de tous ses vœux !... “ La mort, plutôt que cet atroce supplice qu'il endurait !... La mort, plutôt que l'avenir si sombre qui l'attendait ! ”

“ Une arme se trouvait là, sous sa main.... ”

“ Il n'avait qu'à en presser la détente, et il ne souffrirait plus, et il ne pleurerait plus, et il ne désespérerait plus ! ”

“ Et déjà il approchait le canon de sa tempe... une seconde encore et c'était fini... lorsque, soudain, un grand cri retentit, tandis que la porte s'ouvrait si violemment qu'elle semblait voler en éclats. ”

“ C'était le duc de Ryon, pâle, effaré, hors d'haleine. ”

“ — Ah ! mes pressentiments ne m'avaient donc pas trompé ! s'écria-t-il. Ah ! malheureux, qu'alliez-vous faire ? ”

“ Et d'un bond, il avait déjà désarmé André. ”

“ Puis, avec une immense émotion : ”

“ — Oui, c'est étrange, dit-il, mais depuis quelques heures une voix que je ne pouvais faire taire me prévenait, m'avertissait de la fatale résolution que vous alliez prendre ! ”

“ Oui, cette voix me disait : ”

“ — Va, cours, vole vers André qui court un grand danger.... ”

“ vers André qui va peut-être attenter à sa vie ! ”

“ Est-ce parce que je vous voyais de plus en plus triste et de plus en plus sombre chaque jour ; est-ce parce que je m'étais aperçu que rien ne pouvait vous consoler, que rien ne pouvait vous guérir de votre immense douleur ; est-ce parce que, malgré moi, j'avais pu deviner à votre regard et à votre attitude qu'un jour ou l'autre vous pourriez finir par en venir là, que j'avais ce pressentiment ? je ne saurais le dire. ”

“ Mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il s'imposait à moi avec une telle persistance et avec tant de force que me voilà ! ”

“ Et quand je songe qu'une seconde plus tard — oui, rien qu'une seconde ! — c'était trop tard, je ne puis m'empêcher de frissonner, je ne puis m'empêcher de frémir. ”

“ Ah ! mon pauvre André !... Ah ! mon pauvre enfant, encore une fois, qu'alliez-vous faire ! ”

“ Quoi ! c'est vous que je croyais si énergique qui manquez à ce point de courage ? ”

“ — C'est que vous ne savez pas... c'est que vous ne pouvez pas savoir ce que je souffre ! dit le jeune homme dans un sanglot. Car aujourd'hui je ne suis plus seulement sans famille, mais il faut encore que je quitte cette maison qui n'est plus à moi ! ”

“ Le duc n'avait pu s'empêcher de tressaillir. ”

“ — Oui, fit-il la voix sourde, je savais que cela devait arriver... vous me l'aviez dit... et il m'était même à ce sujet venu une idée dont je n'ai jamais osé vous parler, car je vous sais si fier et si ombrageux ! ”

“ — Une idée ? ”

“ — Oui, j'avais eu un moment l'intention, puisque le château de Chaverny allait être vendu, de le racheter pour vous le rendre... Mais je me suis demandé si, même de moi, vous accepteriez ce service-là, et je vous le répète, je n'ai pas osé... non, je n'ai pas osé... ”

“ Mais si maintenant vous voulez y consentir.... ”

“ — Oh ! M. le duc ! ”

“ — Si maintenant vous vouliez me faire le plaisir d'être mon obligé, qui sait ? peut-être tout ne serait-il pas encore perdu ? ”

“ — Comment ? ”

“ — Je m'informerai... je verrais le nouvel acquéreur et je lui ferais des offres qui, je crois, pourraient le séduire. ”

“ Mais, supposons cependant que j'échoue... supposons cependant que, malgré tout ce que je pourrais faire, il me soit impossible de ravoir Chaverny, eh bien ! comme je vous l'ai dit dix fois, vingt fois, ma maison ne vous est-elle pas couverte ?... ma maison n'est-elle pas la vôtre ? ”

“ Et comme André n'avait pu retenir un léger mouvement : ”

“ — Oh ! je sais bien que ce n'est pas la même chose ! fit vivement et doucement le duc ; je sais que, là-bas, vous ne trouveriez pas les mêmes souvenirs qu'ici ; je sais bien qu'en vivant au château de Chaverny vous deviez vous trouver moins loin et moins séparé de ceux que vous pleurez.... ”

“ Tout ici vous parlait d'eux.... ”

“ — Oui, tout !... Oui, tout ! s'écria le jeune homme avec un accent plein de douleur. ”

“ — À chaque pas que vous faisiez, leurs ombres se dressaient devant vous.... ”

“ Et puis c'était votre nid, et jusqu'à présent vous n'aviez pas eu d'autre horizon. ”

“ C'était dans ce parc que, tout enfant, vous aviez joué avec Blanche... ”

“ C'était sous ses magnifiques allées que vous aviez grandi, enveloppé de la tendresse et de l'affection de votre sainte mère... ”

“ C'était ici, dans cette pièce même où nous sommes, que votre père vous avait donné vos premières leçons... ”

(1) Commencé dans le numéro du 24 décembre 1898.

LES PILULES ROUGES DU DR CODERRE

POUR LES FEMMES PALES ET FAIBLES

“ C'était enfin dans ce grand salon, maintenant silencieux et désert, que vous passiez l'hiver de longues heures au coin du feu... de longues heures tantôt seuls et en famille... tantôt aussi entourés de vieux amis comme moi et le marquis de Cerninge... ”

“ Oui, oui, je me mets à votre place et je comprends tout l'affreux déchirement que vous devez éprouver en vous disant que la porte du château de Chaverny va bientôt se reformer à tout jamais pour vous ! ”

“ Mais si ma maison, André, ne vous rappelle pas des souvenirs aussi chers, vous y trouverez cependant, je vous le jure, un ami sincère qui prendra la moitié de vos peines... un ami sur le dévouement duquel vous pourrez toujours compter... ”

“ —Merci !... merci, monsieur le duc ! fit André, touché jusqu'au fond du cœur. ”

“ —Et puis, mon enfant, reprit vivement le vieux gentilhomme dont la voix tremblait d'émotion, laissez-moi aujourd'hui vous dire... laissez-moi aujourd'hui vous ouvrir mon cœur... ”

“ Vous vous croyez pauvre, complètement ruiné ?... ”

“ —Hélas ! ”

“ —Eh bien, vous vous trompez. ”

“ —Quo voulez-vous dire ? ”

“ —Quo vous êtes plus riche que vous n'avez jamais été. ”

“ André venait de le regarder, plein de surprise. ”

“ —Plus riche ? fit-il, je ne comprends pas. ”

“ —En effet. Mais vous allez me comprendre... Écoutez-moi, André... ”

“ M. de Ryon venait de s'asseoir et de faire signe au jeune homme de prendre place à côté de lui. ”

“ —Oui, écoutez-moi, reprit-il. Vous savez peut-être ce que l'on dit très souvent quand on parle de moi ? ”

“ On dit : ‘ Riche comme le duc de Ryon ! ’ ”

“ Et l'on ne se trompe pas. ”

“ Oui, c'est vrai, je suis immensément, colossalement riche, et j'ai essayé de me le faire pardonner en faisant autour de moi le plus de bien possible... ”

“ Mais, hélas ! la joie m'a été refusée d'avoir une famille, et, comme vous, j'ai été de bonne heure seul au monde, après avoir perdu très jeunes tous les miens d'abord, puis, plus tard, après quelques mois de mariage seulement, une femme que j'adorais et que j'adore encore... ”

“ J'aurais voulu avoir autour de moi des êtres chers... des enfants... un fils comme vous... une fille comme Blanche... pour leur faire un avenir brillant et une vie heureuse... ”

“ Mais, comme je viens de vous le dire, le bonheur que j'avais entrevu s'est brusquement évanoui... mon foyer s'est brisé au moment où je m'y attendais le moins et depuis lors est toujours resté vide... ”

“ Et ce que j'ai souffert, moi aussi, je ne chercherai pas à vous le faire comprendre ! ”

“ Moi seul le sais !... Moi seul sais les tristes heures, les tristes jours que j'ai passés ! ”

“ Or, poursuivit le vieux gentilhomme, la voix de plus en plus douce, de plus en plus émue, depuis que vous aviez perdu votre père, mon pauvre ami de Chaverny... depuis que, par sa mort, vous étiez, vous et Blanche, restés orphelins... restés seuls aussi dans la vie, une pensée m'était bien souvent venue, une pensée dans laquelle il m'arrivait fréquemment de m'absorber pendant de longues heures... ”

“ Et cette pensée-là, André, c'était, si vous y consentiez, de vous avoir tout près de moi tous les deux... c'était de nous refaire ensemble, de nous refaire à tous les trois une famille et un foyer... ”

“ Hélas ! à son tour, notre chère Blanche nous a quittés ; mais vous me restez, André, et je vous reste... ”

“ Pourquoi ne seriez-vous pas pour moi ce fils que j'aurais tant aimé... ce fils qui aurait été toute la joie et tout l'orgueil de ma vieillesse ?... Et pourquoi ne remplacerais-je pas auprès de vous ce père si dévoué que vous n'avez plus ? ”

“ Dites, le voulez-vous, André ? ”

“ Dites, le voulez-vous, mon enfant ? ”

“ Et le duc n'avait pas encore achevé, que déjà André de Chaverny s'était laissé tomber dans ses bras, en proie à une émotion si profonde que d'abord il lui fut impossible de parler, impossible de prononcer un seul mot. ”

“ Puis, enfin : ”

“ —C'est le salut que vous m'offrez ! s'écria-t-il. Comment pourrais-je le refuser... Oh ! vous êtes le meilleur et le plus gracieux des hommes !... ”

“ —Non, non, mon enfant, je ne suis qu'un vieil égoïste ! ” répondit le vieux gentilhomme dont le front rayonnait de joie. ”

“ Et se dégageant enfin de son étreinte : ”

“ —Oh ! vous verrez... vous verrez, mon cher André, reprit-il très vivement, que vous n'aurez pas à vous plaindre de votre nouvelle existence !... ”

“ Vous verrez qu'à nous deux nous retrouverons enfin un peu de joie, un peu de bonheur. ”

“ Oh ! je ne vous dis pas que vous oublierez, car je vous connais assez pour savoir que vous êtes de ceux qui sont incapables d'oubli... ”

“ —Oublier ?... Oh ! non, jamais, jamais ! s'écria impétueusement le jeune homme. ”

“ —Mais le temps cependant fera son œuvre, et je suis sûr aussi qu'un jour viendra où vous vous retrouverez beaucoup plus calme, beaucoup plus apaisé... qu'un jour viendra où cette dernière et immense douleur qui vient de vous briser le cœur vous fera moins cruellement, moins horriblement souffrir... qu'un jour viendra, enfin, où il ne vous restera plus de ce passé si sombre, de tout ce passé si tragique, qu'un peu de mélancolie et un peu de tristesse à certaines heures... ”

“ Et comme André hochait douloureusement la tête ; comme il semblait dire encore que le temps jamais ne le guérirait : ”

“ —Si, si, mon enfant, vous pouvez me croire, reprit vivement le duc, la voix un peu voilée, car malheureusement, je vous parle par expérience... ”

“ Est-ce qu'à un certain moment de ma vie, je n'ai pas connu la même souffrance terrible, la même souffrance atroce que vous connaissez aujourd'hui ?... ”

“ Est-ce que moi aussi, lorsque j'ai perdu la chère compagne de mon existence, je n'ai pas connu toutes les tortures du désespoir ? ”

“ Est-ce que, moi aussi, je n'ai pas cru que je ne me remettrais jamais de ce coup d'autant plus affreux qu'il était inattendu ? ”

“ Est-ce que, moi aussi, sans force, sans énergie, sans courage, je ne me suis pas senti, comme vous, le cœur et l'âme si vides qu'il me semblait parfois que j'allais mourir ? ”

“ Oh ! oui, d'abord je l'ai cru. D'abord, pendant des mois et des mois, je n'ai vécu que le cerveau plein de vertige, que le cerveau plein de folie... ”

“ Je fuyais le monde... je ne m'intéressais plus à rien... je passais toutes mes heures absorbé dans la même pensée fixe qui me tuait. ”

“ Puis, un beau jour, je crus entendre comme une voix me parler... comme une voix me dire que j'avais tort de m'anéantir ainsi dans le chagrin... que j'avais tort de désertier ainsi la vie... ”

“ Et cette voix c'était la sienne !... celle de la compagne que j'avais tant aimée... celle de la compagne que j'avais tant pleurée ! ”

“ Et alors que vous dirai-je ? Je ne connais que l'oubli, mais pourtant, à partir de cette heure-là, je ne fus plus le même homme que j'étais la veille... ”

“ A partir de cette heure-là, je compris que je n'aurais pas le droit de vivre en égoïste absorbé dans sa douleur... ”

“ A partir de cette heure-là, je compris que tout homme a des devoirs auxquels il n'a pas le droit de se soustraire... ”

“ A partir de cette heure-là, je compris que si je ne voulais pas finir par rougir de ma faiblesse, je devais, sans retard, donner un but à ma vie... ”

“ Et ce but-là... ce but qui allait devenir à son tour presque mon unique pensée, je l'eus bien vite trouvé... ”

“ Ce but-là, c'était de faire aimer, c'était de faire bénir par tous ceux qui m'entouraient ma morte adorée... ”

“ Ce but-là, c'était d'apporter en son nom un peu de soulagement à ceux qui souffraient autour de moi... ”

“ Ce but-là, c'était d'apporter un peu de bien-être et un peu de joie aux pauvres gens que la misère terrassait... ”

“ Et depuis lors, j'ai vaincu mon désespoir... Et depuis lors, ce n'est plus qu'une douce mélancolie que j'éprouve quand s'éveille en moi le souvenir de celle qui n'est plus... Et depuis lors, il m'arrive aussi parfois de tressaillir de joie, car il me semble la voir me sourire, car il me semble l'entendre me dire : ‘ Ami, je suis contente de toi ! ’ ”

“ Le vieux gentilhomme demeura un moment pensif, puis vivement : ”

“ Oui, oui, reprit-il, vous suivrez mes conseils, André... vous vous laisserez guider par moi, et si l'oubli ne vient pas, du moins retrouverez-vous un peu plus de force, un peu plus d'énergie pour vous reprendre à la vie... ”

“ Et pour commencer, ajouta-t-il en posant sa main sur l'épaule du jeune homme, c'est dit, c'est entendu : je vous emmène, et à partir d'aujourd'hui nous ne nous quitterons plus ! ”

“ Et le même soir, en effet, André, tout pâle, André qui ne pouvait retenir ses larmes, abandonnait le château de Chaverny qui ne lui appartenait plus, la vieille maison de ses pères, où il n'était plus qu'un étranger, pour aller s'installer dans la demeure du duc de Ryon. ”

“ Quelques jours s'écoulèrent. ”

“ Puis, un après-midi, le jeune homme vit le duc venir à lui, l'air tout consterné. ”

“ —Décidément, mon pauvre André, lui dit-il, nous n'avons pas de chance !... ”

“ Et comme André le regardait anxieusement, sans comprendre : ”

“ —Vous vous souvenez, reprit-il, de ce que je vous disais la ”

semaine dernière... de ce que je vous disais la dernière fois que je suis allé à Chaverny ?

— J'avais l'intention, si la chose était possible, de racheter votre château et de vous prier ensuite de vouloir bien l'accepter au nom de notre amitié...

— Oh ! M. le duc !... M. le duc ! balbutia André en s'emparant vivement des mains du vieux gentilhomme.

— Oui, dit celui-ci, c'était là une grande joie que j'aurais voulu me donner... un grand bonheur que j'aurais voulu avoir... Mais si Chaverny vous avait été rendu, ce n'est pas cela, n'est-ce pas, qui nous aurait séparés... ce n'est pas cela qui nous aurait empêchés de continuer à vivre ensemble ici comme deux amis, ou plutôt — laissez-moi dire le mot — comme père et fils ?

— Vous êtes trop bon pour moi, M. le duc.

— Je me suis donc mis en mesure de découvrir le nouveau propriétaire, l'acquéreur de votre château, mais malheureusement, je n'ai pas tardé à m'apercevoir que cette chose, que je croyais peut-être très facile, était au contraire, absolument impossible...

— Ah !

— Car savez-vous à qui Chaverny a été vendu ?

— A qui ? fit vivement André.

— A William Glordon !

— A William Glordon ?

— Oui. Est-ce que ce nom ne vous dit rien ?

— Non.

— Vous ne l'avez donc jamais entendu prononcer ?

— Jamais. C'est la première fois qu'on le dit devant moi...

— Vous auriez pu le voir imprimé tous les jours dans les journaux... Mais passons... Eh bien ! ce William Glordon est un riche Américain qui est venu depuis quelques années se fixer à Paris... C'est ce qu'on appelle un milliardaire... un roi de l'or !

— Aussi me suis-je senti tout de suite beaucoup moins rassuré quand j'ai su que c'était à lui que j'allais avoir affaire, car il était bien certain qu'un homme aussi riche, qu'un individu qui ne connaît pas lui-même sa fortune, refuserait mes offres, aussi brillantes, aussi tentantes qu'elles pussent être...

— Cependant comme, malgré tout, je suis resté un vieux naïf et un bonhomme encore plein d'illusions, un espoir me restait... un espoir auquel, pour me donner plus de courage, j'essayais de me raccrocher.

— Je me disais que tout milliardaire qu'il était, ce William Glordon n'était peut-être pas une brute et un être sans sentiment... et que lorsqu'il saurait que ce château qu'il venait d'acheter, et auquel il ne devait pas tenir plus qu'à un autre, était l'héritage de vos pères et le foyer sacré qui vous rappelait tant de souvenirs, il finirait peut-être par se laisser toucher, par se laisser attendrir...

— Ah ! mon pauvre ami, je tombais bien !

— Ce William Glordon je le vois encore, et je vous jure bien que je le verrai longtemps devant mes yeux !

— De marbre, de glace, cet homme !

— Rien de ce que j'ai pu lui dire ne l'a ému... rien n'a fait tressaillir une fibre de son visage !

— Et quel visage !... Long, maigre, osseux, éclairé par deux petits yeux clignotants qui, sous ses paupières très lourdes, semblent constamment jeter des flammes.

— Planté devant moi, immobile et les deux mains dans ses poches, il me laissa très patiemment lui expliquer le but de ma visite.

— Il n'eut pas une surprise, pas un mouvement, pas un mot.

— Puis, enfin, quand j'eus fini :

— Est-ce tout ? me demanda-t-il en son mauvais français.

— Oui, c'est tout.

— Alors, non !... non ! fit-il en secouant la tête.

— Vous refusez ?

— Oui.

— Pourtant...

— Mais il m'interrompit d'un geste, puis, avec un accent si dédaigneux que je l'aurais giflé :

— Oui, je sais, reprit-il lentement. Vous doublez la somme...

— Je la triple.

— Ce serait trop cher !... Et quand aux souvenirs que ce château peut rappeler à votre ami, en quoi voulez-vous que cela me touche ?... Ce château me plaît... me plaît beaucoup... énormément... il est à moi... je le garde...

— Serviteur !

— Et là-dessus, sans ajouter un seul mot, il me tourna les talons.

— Ah ! ce fut une déception, je puis le dire !... et même une déception si profonde que, tout étourdi, je demeurai pendant un long moment immobile à la même place...

— Enfin je finis par me ressaisir, mais je ne me souviens pas d'avoir jamais eu le cœur aussi plein de colère, aussi plein de rage.

— Ah ! certes, je sais bien que cet homme était dans son droit en ne voulant pas m'entendre... je sais bien qu'il n'était pas tenu d'accepter mes propositions et de me céder Chaverny... Mais j'avais beau me dire tout cela... j'avais beau me dire que ma colère

contre lui était peut-être injuste, je ne pouvais m'empêcher d'être de plus en plus furieux, de plus en plus hors de moi...

— Ah ! si j'avais été à sa place, me disais-je, comme je ne me serais pas tant fait prier !... Comme je m'en serais voulu de garder une heure de plus ce château auquel aucun lien, aucun souvenir ne pouvait me rattacher, et qui était, pour un pauvre garçon déjà si éprouvé, un bien si précieux, une relique si chère !...

— Mais, voilà moi, je ne suis pas un William Glordon... moi je suis le duc de Ryon, c'est-à-dire un vieux gentilhomme qui n'a pas les idées de tout le monde... un vieux gentilhomme dont le cœur sait parfois tressaillir, parfois s'attendrir... mais, moi, tout en ayant payé Chaverny, j'aurais eu, en le conservant, comme le remords d'une mauvaise action que je commettais...

— Enfin, mon cher ami, ajouta-t-il après quelques secondes de silence, que voulez-vous ? c'est ainsi, et le sage, c'est encore de se résigner, puisque tout ce que nous pourrions dire ne changerait rien à ce qui est arrivé...

— Et puis, qui sait ? ajouta-t-il encore. Peut-être ce William Glordon, qui m'a reçu si froidement, réfléchira-t-il ?... Peut-être un de ces jours, recevrons-nous de lui une lettre qui nous annoncera qu'il se rend à nos vœux et qu'il accepte les propositions que je viens de lui faire... Oui, qui sait ?... peut-être aurons-nous cette surprise !

— Mais André venait de l'interrompre vivement.

— Non, non, M. le duc, dit-il en lui serrant de nouveau les deux mains, ne me parlez pas ainsi, car vous ne me dites pas ce que vous pensez...

— André !

— Non, non, si vous voulez encore me donner cet espoir et si vous voulez encore me bercer de cette illusion, c'est avec l'arrière-pensée généreuse d'adoucir mon chagrin...

— Non, non, Chaverny est bien perdu pour moi, et, comme vous le disiez tout à l'heure, il ne me reste plus qu'à me résigner.

— Mais soyez bien convaincu, M. le duc, que je n'oublierai jamais la démarche que vous venez de faire, et que je vous garderai une éternelle reconnaissance de votre admirable bonté pour moi... une éternelle reconnaissance du service sans prix que vous vouliez me rendre !...

— Mais, à son tour, le duc de Ryon lui ferma la bouche.

— Taisez-vous... taisez-vous, mon enfant, dit-il vivement, et n'ajoutez pas encore à la cruelle déception que j'éprouve de n'avoir pu réussir... Oui, taisez-vous !...

— Le frère de Blanche obéit, mais le vieux gentilhomme put cependant lire dans son regard combien il était profondément ému, profondément touché d'un si grand et si rare dévouement...

— Et des jours, des semaines encore passèrent.

— Pour tâcher de distraire un peu André, qu'il voyait toujours aussi triste et aussi sombre, le duc, chaque matin, montait à cheval avec lui.

— C'étaient alors de longues promenades à travers les bois, à travers les forêts des environs... Parfois même ils poussaient si loin leurs chevauchées qu'ils ne rentraient au château qu'à la nuit tombante... Mais malgré la fatigue de ces journées accablantes, c'était en vain que le jeune homme cherchait le sommeil, en vain qu'il aurait voulu fermer les yeux.

— Toujours il voyait se dresser devant lui le pâle fantôme de sa sœur, le pâle spectre de Blanche !... Toujours sa pensée l'emportait vers Chaverny... vers Chaverny dont le souvenir non plus ne le quittait pas un instant... vers Chaverny auquel il lui était impossible de songer sans être près d'éclater en sanglots.

— Jamais, d'ailleurs il n'allait au cimetière, où il restait de longues heures à rêver et à revivre ses souvenirs, sans s'arrêter au retour devant la maison d'où sa ruine l'avait chassé... devant la maison où, jusqu'alors, toute sa vie s'était écoulée...

— Pâle comme s'il allait mourir et le cœur lui battant à grands coups dans la poitrine, lentement il longeait la grille, doucement il écartait les arbustes qui grimpaient à travers les barreaux, et longtemps, longtemps, ses yeux fouillaient les allées désertes, les longues allées solitaires...

— Le château restait vide encore, inhabité encore, comme dédaigné par son nouveau propriétaire...

— Aucun bruit n'en sortait, pas même un murmure, pas même un souffle, et c'était là-dedans un silence aussi profond, presque aussi religieux que là-bas, dans le petit cimetière...

— Il n'y avait que quelques semaines seulement qu'André n'était plus ici chez lui... que quelques semaines seulement qu'entraîné par le duc de Ryon, il avait franchi pour la dernière fois le seuil devant lequel il errait maintenant comme un vagabond, et comme déjà tout était changé !... comme déjà il avait presque de la peine à se retrouver et à se reconnaître !

— Quel abandon !... Quel délaissement !... Quelle lourde solitude !...

— L'herbe poussait partout... les portières s'emplissaient de

plantes parasites... les arbres poussaient des branches folles qui se nouaient, s'enchevêtraient au hasard....

— Et le château, avec ses volets clos, avait aussi un aspect si morne, si triste et si désolé, que le jeune homme ne pouvait le voir sans se sentir le cœur horriblement déchiré....

— Ah ! comme on voyait bien que le malheur l'avait frappé !... comme on voyait bien que quelque chose de tragique et de sombre avait dû se passer derrière ses murs !

— Et seul dans le petit chemin où presque jamais personne ne passait, André de Chaverny, tantôt immobile et les bras croisés, tantôt le front appuyé contre la grille, restait là, s'oubliant de plus en plus dans ses douloureuses pensées....

— Mais, dans ces moments, les souvenirs qui se réveillaient en lui ne lui parlaient pas seulement des êtres si chers qu'il pleurait, des êtres si chers dont la mort lui avait brisé le cœur, et ce n'était pas seulement l'ombre de sa mère, l'ombre de Blanche ou celle du comte de Chaverny qu'il cherchait dans les allées si tristes, à travers lesquelles son regard plongeait....

— Mais il songeait aussi à celui qu'il avait connu dès sa plus tendre enfance... à celui qui, en même temps qu'un serviteur si dévoué, avait été pour lui un ami si fidèle... mais il songeait aussi à Laurent....

— Qu'était devenu le vieux soldat ?

— Où était-il et que faisait-il à cette heure ?

— Et, très ému, le jeune homme évoquait le souvenir de leur séparation... le dernier moment où ils s'étaient vus... la dernière minute où ils avaient échangé une dernière poignée de mains.

— C'était le soir où, tout chancelant et pouvant à peine se soutenir, André avait quitté le château de ses pères, lourdement appuyé au bras du duc de Ryon.

— Le ciel était sombre... la nuit allait bientôt venir... et déjà les premières ténèbres commençaient à noyer le parc immense....

— Une petite valise à la main, le vieux soldat marchait, la tête baissée, derrière son jeune maître....

— Entre eux, aucune parole, aucun mot ne s'échangeait....

— Et, très lentement, le pas de plus en plus lourd, ils avaient suivi ensemble la grande allée qui s'ouvrait en face du perron... la grande allée qui aboutissait à l'entrée principale du château....

— Et là, d'un même mouvement, tous deux s'étaient arrêtés, tous deux s'étaient très fixement, très longuement regardés, comme des amis qui ont peut-être le pressentiment qu'il vont se quitter pour toujours....

— A lieu... adieu, M. le comte ! put enfin bégayer le vieux soldat, la voix toute chevrotante. Adieu !

— Adieu, mon bon Laurent !... adieu, mon ami ! avait répondu le jeune homme qui avait eu un nouveau flot de larmes. Adieu !... et tâchez d'être heureux... d'être plus heureux que je ne l'ai été !

— Oh ! moi, je suis vieux... moi, ma vie est bientôt finie, que puis-je avoir à craindre ? avait dit Laurent, la voix sourde. Mais vous, M. André, vous avez devant vous l'avenir... tout l'avenir... Il faut vous consoler... Il faut espérer....

— Et il avait ajouté :

— Je vais retourner là-bas, dans mon pays... dans mon pays que j'ai quitté depuis de si longues années que peut-être je ne le reconnaitrais plus....

— Mais si jamais je puis vous être utile à quelque chose, M. André, si jamais vous pouvez avoir besoin de moi, besoin de mon dévouement, souvenez-vous bien que vous n'auriez qu'un mot à dire, qu'un signe à faire !

— Ils s'étaient encore donné une nouvelle, une énergique poignée de mains, puis, lentement, le vieux soldat s'était éloigné.

— Et tant qu'il avait pu entendre le bruit de ses pas, André était resté immobile, le suivant des yeux.

— Pendant quelques secondes, il avait pu apercevoir encore sa haute silhouette qui s'effaçait, se perdait dans l'ombre....

— Puis, brusquement, plus rien !

— Encore une amitié que je perds !... Encore une séparation qui me tue ! s'était écrié le jeune homme.

— Mais moi, je suis là !... Mais moi, ne suis pas votre ami aussi ? Venez !... venez, André ! avait répondu le duc en l'entraînant.

— Or, comme un jour le frère de Blanche était encore à errer devant leur ancienne demeure ; comme il était encore là les yeux levés vers le château, tout à coup il tressaillit.

— Il lui semblait qu'il n'était plus seul et que, dans ce chemin si solitaire, quelqu'un venait aussi de s'arrêter.

— En effet, à environ une trentaine de pas de lui, un homme était immobile devant la grille et plongeait, lui aussi, un long regard à travers le parc.

— Qu'était-ce donc que cet homme ?

— Quel était donc ce passant dont il lui était impossible de distinguer le visage ?

— Que faisait-il donc là, planté devant le château de Chaverny, et que cherchait-il donc à voir ?

— Était-ce simplement un curieux ?

— Mais non !

— Un curieux ne se serait pas arrêté si longuement... un curieux n'aurait fait que jeter un coup d'œil, puis serait passé....

— Et cet homme semblait ne pouvoir s'éloigner de là !...

— Et cet homme semblait s'abîmer dans la contemplation du château, comme André s'y oubliait lui-même !

— Alors, très intrigué, le jeune homme se rapprocha très lentement, très doucement de l'inconnu, et comme il n'était plus qu'à quelques pas de lui, comme enfin leurs regards venaient de se rencontrer, soudain deux cris retentirent :

— Laurent !

— Monsieur André !

— Et, tout pâles de joie, tout pâles aussi de saisissement, les deux hommes tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Oui, c'est moi... c'est bien moi ! fit vivement le vieux soldat en s'apercevant que le frère de Blanche ne revenait pas de sa surprise. Oui, c'est moi que vous croyiez bien loin d'ici et que vous ne vous attendiez pas certainement à revoir sitôt !

— Tous deux marchaient maintenant côte à côte, s'éloignant lentement du château.

— — Quand nous nous sommes séparés, M. André, reprit Laurent, ne vous ai-je pas dit que j'avais quitté mon pays depuis de si longues années que peut-être je ne le reconnaitrais plus ?

— Eh bien, c'est ce qui est arrivé !

— A peine avais-je mis le pied dans mon petit village, que je me sentis tout de suite si seul, si dépaysé, que j'en aurais pleuré !

— Car, en effet, tout était si changé que je ne pouvais m'empêcher de me demander si je ne m'étais pas trompé....

— Et puis, de tous ceux que j'avais laissés là-bas... de tous ceux que j'avais connus... de tous mes amis et de tous mes camarades d'autrefois, je ne retrouvais plus personne.

— Les uns étaient morts depuis longtemps déjà... les autres dispersés on ne savait où....

— Oh ! ce fut un gros chagrin, je vous le jure, que ce vide immense que je sentais autour de moi !...

— Deux ou trois seulement se souvenaient vaguement de mon nom, mais pas une main ne cherchait la mienne... pas un sourire ne m'accueillait !

— Je n'étais qu'un étranger, un passant, un indifférent à qui personne ne s'intéressait.

— Pendant quelques jours, je restai enfermé dans la petite maisonnette que je possédais là-bas... dans la petite maisonnette qui était ma seule richesse....

— Puis, comme votre souvenir me revenait toujours, et comme de plus en plus je souffrais de me sentir oublié dans ce pays qui était pourtant le mien, un beau matin je n'hésitais plus et je mis à exécution l'idée qui m'était déjà plusieurs fois venue.

— Je vais repartir là-bas, me dis-je, je vais aller retrouver M. André... M. André que je servirai sans rien lui demander, mais pour avoir seulement la joie de vivre auprès de lui....

— Laurent !

— Et quelques jours après, la maison et le verger étaient vendus... vendus aussi les quelques lopins de terre qui les entouraient ; quelques jours après j'avais réalisé toute ma petite fortune, et me voilà !... me voilà bien content, me voilà bien heureux si vous ne me repoussez pas et si vous voulez encore de moi !...

— Brave cœur, que puis-je te répondre ! s'écria André. Comment pourrais-je refuser ce dévouement que tu m'offres et dont je sais tout le prix ?

— Mais aussi maintenant que je n'ai plus rien... maintenant que je suis plus pauvre que toi, comment pourrai-je le reconnaître ?

— En m'aimant un peu... en m'aimant comme vous m'aimiez autrefois, répondit le vieux soldat avec un accent si touchant que le frère de Blanche ne put s'empêcher de tressaillir.

— Oui, certes, je t'aimerai, mon vieux Laurent ! s'écria-t-il en serrant avec force les mains de son vieux serviteur ; car, si je ne t'aimais pas, ne serais-je pas le dernier des ingrats ?

— Mais que faisais-tu là, immobile devant le château ? ajouta le jeune homme. Ne savais-tu pas que depuis que l'on m'en avait chassé, j'étais devenu l'hôte de M. le duc de Ryon ?

— Pas son hôte, son fils ! fit vivement Laurent.

— Oui, tu as raison ; son fils !

— Oui, je savais bien cela, répondit le vieux soldat, je savais bien que je voulais vous revoir, il fallait que je me rende chez M. le duc.

— Mais c'était plus fort que moi, plus fort que tout, je voulais aussi revoir cette maison... Je voulais aussi revoir Chaverny....

— Oh ! certes, je savais bien que cela me ferait beaucoup de peine, mais cependant je ne croyais pas que j'éprouverais un tel serrement de cœur et une si profonde, une si poignante tristesse.

— Mais, à peine m'étais-je approché de la grille... à peine avais-je jeté un regard dans le parc que je me mis à trembler d'émotion.

— Car c'étaient tous les souvenirs de ma vie pendant des années et des années qui se dressaient et surgissaient devant moi....

“ Et chaque arbre, chaque allée, chaque coin me parlait... ”

“ Parfois même j'avais comme des hallucinations et il me semblait voir passer votre mère, Mme la comtesse de Chaverny, telle qu'elle était quand sa beauté rayonnait et que son sourire si gracieux et si doux vous réchauffait le cœur comme un rayon de soleil... ”

“ Et je croyais voir aussi Mlle Blanche, et vous voir aussi, monsieur André... vous voir tout enfants courir follement à travers les arbres et remplissant tout le parc de vos cris joyeux... ”

“ Et je croyais voir aussi votre père, assis à l'écart, vous suivre longuement de son regard si profond, de son regard si plein de bonté et de tendresse. ”

“ Et après ces tableaux de bonheur si calme, si tranquille... après ces tableaux qui ressuscitaient sous mes yeux juste dans leur moindres détails, j'en voyais d'autres, hélas ! d'autres qui me glaçaient le cœur et qui me rendaient tout pâle... ”

“ C'étaient les scènes terribles, les scènes tragiques, dont, en si peu de temps, le château de Chaverny avait été le témoin... ”

“ C'était votre mère frappée subitement d'un mal inconnu et comptant, pleine d'angoisse et de désespoir, les derniers jours, les dernières heures qui lui restaient à vivre ! ”

“ C'était M. le comte m'apparaissant tout à coup au pied du peron comme un spectre sanglant ! ”

“ C'était enfin Mlle Blanche au dernier moment de son agonie... Mlle Blanche dont j'ai toujours l'image devant les yeux !... ”

“ Oui, tout cela revivait pour moi avec un relief si saisissant que je croyais encore y assister... ”

“ Aussi allais-je m'enfuir, pris comme d'une sorte d'épouvante, quand tout à coup je vous ai aperçu en face de moi. ”

“ Mais je suis fou... oui, fou de vous parler ainsi ! ajouta vivement le vieux soldat. Pardonnez-moi, monsieur André... pardonnez-moi de vous avoir attristé davantage encore !... ”

“ — Oh ! n'aie pas de remords, répondit doucement le jeune homme, car comment pourrais-je m'attrister davantage quand je vis constamment avec ces pensées-là ? ”

“ Puis, étendant la main devant lui :

“ — Le château du duc de Ryon ! dit-il. ”

“ — Et je vois M. le duc debout devant la grille, dit Laurent. ”

“ — En effet, dit André. Peut-être était-il étonné que je tarde si longtemps à rentrer ?... Peut-être aussi nous a-t-il aperçu de loin et a-t-il voulu venir au-devant de nous ? ”

“ Et une minute ne s'était pas écoulée, que le frère de Blanche et le vieux soldat s'arrêtaient en face du vieux gentilhomme. ”

“ Comme André l'avait très bien deviné, M. de Ryon les avait en effet aperçus venir le loin, et il était accouru tout surpris, tout rayonnant à leur rencontre. ”

“ — Quoi ! c'est Laurent ! s'écria-t-il en lui tendant les mains dans un geste si cordial et si familier qu'il eût été impossible de ne pas être attendri. Quoi ! mon brave, c'est donc vous que j'ai la joie de revoir !... Ah ! par exemple, vous pouvez vous vanter de me surprendre !... ”

“ — Oui, monsieur le duc, répondit timidement et tout ému le vieux soldat, oui, c'est moi qui m'ennuyais tant loin de M. André que je ne pouvais plus vivre sans lui... ”

“ — Mon bon Laurent ! ”

“ — Oui, c'est moi qui vous serais bien reconnaissant si vous vouliez m'accepter auprès de vous... ”

“ Et vous savez, s'empressa-t-il d'ajouter, que, bien que j'aie des cheveux gris, je suis encore solide et que je puis être bon à tout... ”

“ Mais le duc venait de l'interrompre d'un geste rapide. ”

“ — Chut ! fit-il. Pas un mot de plus !... En vous accueillant chez moi, ce n'est pas un domestique que je prends à mon service, mais un ami, un vieil ami que je suis heureux de recevoir à mon foyer... ”

“ — Pourtant, monsieur le duc... ”

“ — Oui, oui, c'est entendu, vous vous rendrez utile... Vous serez mon homme de confiance... mon intendant... mais, avant tout, je vous le répète, mon ami ! ”

“ Et comme le frère de Blanche venait de monter dans sa chambre et de les laisser seuls dans le jardin, M. de Ryon reprit :

“ — André était parti depuis très longtemps déjà pour aller là-bas, au cimetière... là-bas, vers Blanche, où nous allons, d'ailleurs, très souvent ensemble... Et comme les heures s'écoulaient... comme il me semblait que son absence se prolongeait encore plus que d'habitude, je commençais presque à être inquiet... Où donc l'avez-vous rencontré ? ”

“ — Vers Chaverny... ”

“ — Vers Chaverny ? ”

“ — Oui, monsieur le duc. ”

“ — Je m'en doutais. ”

“ — Oui, devant le château où je me trouvais moi-même... ”

“ — Oui, oui, je comprends ! fit lentement à voix basse le vieux gentilhomme. Oui, c'est plus fort que lui, il faut qu'il y retourne !... Ah ! le pauvre garçon !... ”

“ — Toujours désespéré ? ”

“ — Inguérissable !... D'ailleurs, vous l'avez vu ! ”

“ — En effet. ”

“ — En effet. ”

“ — C n'est plus lui, je ne le reconnais plus... Et je suis bien sûr que vous-même vous ne l'avez pas reconnu non plus... que vous-même, vous avez dû être très frappé de le retrouver ainsi ?... ”

“ — C'est vrai ! ”

“ — Aussi je ne vous cache pas qu'à mon tour, moi aussi je désespère, qu'à mon tour moi aussi je deviens de plus en plus inquiet de l'avenir... ”

“ Car que va-t-il se passer, et comment tout cela va-t-il finir ? voilà ce que je me demande avec une angoisse chaque jour plus vive, avec des appréhensions chaque jour plus profondes... ”

“ Puis, après un court silence :

“ — Vrai ! je ne sais plus que faire, reprit le vieux gentilhomme avec un lourd soupir ; je ne sais plus ce que je pourrais imaginer pour tâcher de le distraire et l'arracher à cette mélancolie qui, de plus en plus, m'effraie, à cette mélancolie qui peut être le tueur... ”

“ Car je n'ai pas besoin de vous dire que rien ne le tente... absolument rien... ”

“ C'est ainsi que j'avais eu un moment la pensée de recommencer avec lui un long voyage... Nous aurions été, cette fois, jusqu'en Orient... Mais je n'avais pas encore achevé les premiers mots qu'il m'avait déjà fait taire d'un geste... ”

“ Enfin, c'est ainsi que moi, qui sans être un sauvage, n'aime cependant pas beaucoup ce qu'on appelle la vie mondaine, j'avais eu aussi l'idée d'inviter ici quelques braves gens du voisinage, afin d'égayer un peu notre solitude... Mais ces visites et tout le bruit qui se faisait autour d'André étaient pour lui un tel supplice que j'ai dû y renoncer également... ”

“ Et c'est pourquoi, comme je vous le disais tout à l'heure, je désespère... ”

“ Et c'est pourquoi, malgré que j'ai beau chercher, beau ruminer, beau me creuser la tête, je ne vois plus, je ne sais plus ce qu'il faudrait faire pour rendre enfin l'espoir, pour rendre enfin la vie à cet enfant. ”

“ Il y eut un nouveau silence, puis M. de Ryon reprit encore :

“ — J'avais bien compté, pour me guider, pour me conseiller, sur mon vieil ami, M. le marquis de Cerninge, qui était aussi comme vous le savez, l'un des meilleurs amis du père d'André... ”

“ — Oui, monsieur le duc, fit vivement Laurent qui, au nom du marquis, avait fait un léger mouvement. ”

“ — Mais malgré tout le dévouement dont il est capable... malgré toute la grande affection qu'il a pour André, le marquis a été aussi embarrassé que moi quand il s'est agi de découvrir le remède qu'il nous faudrait trouver, le moyen qu'il nous faudrait employer... ”

“ Et lui aussi se désespère... et lui aussi de plus en plus s'attriste de voir André toujours en proie à cette immense douleur qui de plus en plus le ronge, qui de plus en plus le mine... ”

“ Ah ! mon brave Laurent, ajouta le vieux gentilhomme en se tournant vers l'ancien serviteur de Chaverny, vous qui aimez aussi très sincèrement et très profondément le pauvre garçon qu'à tout prix nous voudrions sauver, ne pourriez-vous pas nous y aider ?... ne pourriez-vous pas peut-être trouver une idée à laquelle nous n'aurions pas songé ? ”

“ Le vieux soldat réfléchissait. ”

“ Puis, enfin, relevant la tête :

“ — Si monsieur le duc ; si, peut-être ! fit-il doucement. ”

“ M. de Ryon venait brusquement de se redresser. ”

“ — Oh ! alors, dites... dites vite, Laurent ! s'écria-t-il. ”

“ — Vous venez de parler de M. le marquis de Cerninge ? ”

“ — Oui ! oui !... Eh bien ? ”

“ — Eh bien... ”

“ Mais Laurent venait subitement de s'interrompre. ”

“ — Achevez ! fit vivement le duc. Que vouliez-vous dire ?... Pourquoi hésitez-vous ? ”

“ — C'est que ce que j'ai à vous dire, monsieur le duc, est si délicat, que je n'ose plus aller jusqu'au fond de ma pensée... ”

“ — Avec moi ?... Vous plaisantez, Laurent !... Est-ce que vous ne pouvez pas tout me dire ?... Est-ce que je ne suis pas un homme à tout comprendre ?... Parlez ! parlez !... songez qu'il s'agit du salut d'André !... ”

“ Puis, comme le vieux paraissait hésiter encore :

“ — Qu'est-ce donc ? ” ajouta M. de Ryon, le ton de plus en plus pressant. ”

“ Alors, prenant très résolument son parti :

“ — Eh bien, monsieur le duc, c'est que précisément, le salut d'André pourrait peut-être dépendre dans une certaine mesure de M. le marquis de Cerninge... ”

“ — Du marquis ? s'écria le vieux gentilhomme, au comble de la surprise. ”

“ — Je le crois. ”

“ — Mais comment ça, mon brave Laurent ? ”

“ — Oh ! c'est bien simple ! répondit le vieux soldat. M. de Cerninge n'a-t-il pas une nièce ?... ”

—Oui.

—Une nièce orpheline et que depuis de longues années il élève comme sa propre fille?...
—Mlle Renée.

—Oui, Mlle Renée de Presle... une charmante enfant un peu plus jeune que Mlle Blanche, dont elle était, du reste, l'amie intime...

—Oui, oui, je sais... Elles s'aimaient beaucoup...

—Comme deux sœurs!... Elles s'aimaient tant que je n'oublierai jamais ce qui s'est passé au château de Chaverny le lendemain de la mort de la sœur de M. André...

—J'étais là! fit la voix un peu sourde, M. de Ryon.

—Oui, je crois que vous y étiez, en effet, monsieur le duc...

—Oui, oui... et je me souviens aussi de cette scène vraiment navrante, vraiment déchirante...

—Moi, je n'avais jamais rien vu d'aussi dramatique... jamais rien vu qui m'avait fait une impression pareille...

—Vous vous en rappelez? Mlle Blanche était encore dans son lit... dans son lit tout jonché de roses blanches...

—Agencouillées devant elle, deux religieuses récitaient des prières, tandis que M. André, que nous avions vainement cherché à entraîner, remplissait la chambre mortuaire du bruit étouffé de ses sanglots...

—Et, tout à coup, dans le profond, dans le solennel silence qui règne partout autour de nous, un bruit rapide et sourd se fait entendre...

—Quelques secondes s'écoulent...

—Le bruit se rapproche, puis cesse brusquement.

—Une voiture vient de s'arrêter devant la grille du château...

—C'est la voiture de M. le marquis de Cerninge...

—A peine s'est-elle arrêté que quelqu'un traverse le parc en courant.

—C'est une jeune fille vêtue d'habits de deuil et dont le visage apparaît d'une pâleur effrayante sous son long voile noir...

—Et comme vous venez de la reconnaître, vous me glissez rapidement à l'oreille:

—Renée!

—Et c'est elle, en effet, c'est Mlle Renée de Presle...

—Mais à peine venons-nous de l'entrevoir qu'elle a déjà disparu... que déjà on entend dans l'escalier le bruit de son pas de plus en plus rapide...

—Et, soudain, elle entre haletante, toute livide... aussi livide que la morte à qui elle vient dire son dernier adieu... à qui elle vient donner son dernier baiser...

—Et l'on n'a pas eu encore le temps de la retenir... pas eu le temps même de se reconnaître, que, folle de douleur, éperdue de désespoir, elle s'est déjà jetée sur le corps inanimé, sur le cadavre de son amie...

—Et ce sont alors des cris si perçants, des cris si déchirants, des cris si terribles que j'ai peur!... oui, peur, moi Laurent!... Et vous-même, monsieur le duc, vous restez tout pâle, tout saisi, tout tremblant!

—Nous nous jetons sur elle et nous cherchons à l'emporter, mais c'est avec une telle force, une telle furie qu'elle se cramponne à son amie qu'elle ne reverra plus, que nous sommes obligés d'y renoncer...

—Des sanglots lui déchirent la poitrine, des larmes inondent le visage de Mlle Blanche, et son regard a une telle expression d'égarément qu'on la croirait prise de folie...

—Et toujours ces mêmes cris qu'elle pousse... ces mêmes cris qui nous remplissent d'épouvante et d'effroi... jusqu'au moment où, brusquement, soudainement, elle se redresse tout d'une pièce, puis retombe comme une masse sur le tapis, la face toute blanche, sans souille, peut-être morte aussi!

—Oui, oui, fit doucement M. de Ryon après quelques secondes de silence, je sais encore tout cela... je me souviens encore de tout cela...

—Mais où voulez-vous en venir, Laurent?

—A ceci, monsieur le duc, répondit le vieux soldat; c'est que ce n'était pas pour Mlle Blanche seule que Mlle Renée avait une affection si profonde, mais qu'elle en éprouvait une autre au moins aussi grande pour le frère de son amie, une autre au moins aussi vive pour André...

—Seulement...

—Vous hésitez encore?

—Seulement, si je ne me trompe — et je ne crois pas me tromper — et je mettrais même la main au feu que j'y ai vu très clair — le sentiment que cette jeune fille éprouve pour M. André s'appelle-t-il peut-être d'un autre nom que l'amitié?...
—De l'amour?

—Peut-être!

—Renée aimerait André?

—Je le crois.

—Le front du vieux gentilhomme venait soudain de rayonner, de s'illuminer...

—Ah! si vous disiez vrai! s'écria-t-il, si cette enfant aimait

André et si celui-ci, à son tour, pouvait l'aimer, ce serait certainement là la guérison... ce serait certainement là le salut!

—Mais, voyons, voyons, Laurent, ajouta-t-il très vivement, il faut que je sache tout... dites-moi tout!...

—Tenez, asseyons-nous là, et parlez!...

—Ils venaient de s'asseoir sous les branches d'un vieux tilleul; puis M. de Ryon ajouta, toujours très vivement:

—Comment avez-vous eu cette pensée-là?... Qu'avez-vous donc vu qui a pu vous faire croire que Renée avait dans le cœur cet amour-là?

—Le vieux soldat eut un sourire.

—Oh! je n'avais pas besoin d'être bien clairvoyant, monsieur le duc, répondit-il; car c'était l'évidence même, car cela sautait aux yeux...

—Vraiment?

—Et je ne vous parle pas seulement des derniers temps, mais du temps où Mme la comtesse de Chaverny vivait encore...

—Déjà, à cette époque-là, il était visible que M. André était loin d'être indifférent à la nièce de M. le marquis de Cerninge...

—Aussi combien de fois ne l'ai-je pas vue entrer et aller se jeter dans les bras de Mme la comtesse et dans ceux de Mlle Blanche, les yeux rayonnants de joie et tout le visage épanoui; puis soudain, changer, brusquement s'assombrir?

—Et savez-vous pourquoi, M. le duc?

—Pourquoi, Laurent?

—Eh bien! tout simplement, parce que ces jours-là M. André n'était pas au château... tout simplement parce que ces jours-là elle savait qu'elle ne le verrait pas...

—C'est peut-être vous qui vous imaginiez cela?

—Non, non, M. le duc!... Et d'ailleurs cela se répétait trop souvent pour que je puisse avoir le moindre doute... Enfin, ce qui prouve que j'avais bien compris ce qui se passait en elle, c'est qu'il y avait la contre-partie, n'est-ce pas? c'est qu'il y avait aussi les jours où M. André se trouvait à Chaverny...

—Et alors le front de Mlle Renée ne s'assombrissait plus, oh! non, certes!... Mais, c'était chez elle, depuis le moment de son arrivée jusqu'à celui de son départ, une joie si folle, si exubérante et si communicative, que moi-même je me sentais tout rajeuni et tout heureux rien que de la voir...

—Puis, plus tard, après la mort de Mme la comtesse, ce furent encore d'autres signes qui ne m'échappèrent pas... d'autres petites scènes qui ne firent que me convaincre de plus en plus de l'amour de Mlle Renée pour mon jeune maître...

—A ce moment-là, elle venait presque tous les après-midi passer une heure ou deux au château...

—Du reste, comme vous le savez, M. le comte était si triste et si abattu qu'il ne voulait plus voir personne... plus voir que vous et M. le marquis de Cerninge...

—C'est vrai!... Pauvre Chaverny!

—Elle venait donc tantôt seule, tantôt avec son oncle, et il me semble encore de les voir toutes deux, Mlle Blanche et elle, tendrement enlacées, se promener lentement à travers les sombres allées du parc...

—Quelquefois aussi, elles restaient longtemps assises côte à côte, lisant dans le même livre...

—Eh bien! ce qui se voyait très clairement aussi, c'est que Mlle Renée n'écoutait guère ce que son amie pouvait lui dire, ou que, si elle l'écoutait, ce n'était que d'une oreille très distraite...

—En effet, presque à chaque instant, je pourrais dire sans mentir presque à chaque minute, elle se retournait et cherchait, fouillant autour d'elle d'un regard de plus en plus inquiet, d'un regard de plus en plus impatient...

—Et celui qu'elle cherchait ainsi... celui qu'elle était si impatiente de voir venir, celui dont la présence lui manquait, c'était encore lui... c'était encore M. André!

—Car à peine l'apercevait-elle que ses joues se coloraient et que ses yeux brillaient d'un plus vif éclat...

—Et que d'autres choses encore je pourrais vous dire, M. le duc.

—Et que d'autres remarques encore j'ai pu faire!

—Combien de fois, par exemple, ne l'ai-je pas vue étrangement se troubler, ne l'ai-je pas vu brusquement tressaillir, rien que pour un mot, rien que pour une parole que le frère de Mlle Blanche venait de lui adresser!

—Combien de fois ne l'ai-je pas surpris à le suivre longuement des yeux quand il s'éloignait, puis rester ensuite toute songeuse, toute pensive!

—Oh! non, non, monsieur le duc, je ne me trompe pas: Mlle Renée de Presle aime follement, aime éperdument André de Chaverny!

—Et, ces mots dits avec beaucoup de conviction, le vieux soldat regarda le duc de Ryon qui, les bras croisés, les yeux fixés devant lui, semblait réfléchir.

—Puis, enfin, après un assez long silence:

—Oui, Mlle Renée de Presle aime follement... aime éperdument

André, reprit-il la voix lente. Oui, si tout ce que vous venez de me dire est exact... si tous les détails que vous venez de me donner sont bien vrais, c'est-à-dire que, si, comme je le crois, vous n'avez pas été la dupe de votre imagination...

—Non, non, monsieur le duc ! interrompit vivement Laurent. Oh ! vous pouvez avoir toute confiance en moi... Oh ! ce n'est pas mon imagination qui m'aurait fait voir ce qui n'aurait pas existé, et quand j'avance une chose aussi délicate et aussi sérieuse, c'est que je suis bien sûr que j'ai bien vu et bien compris, c'est que je suis bien certain, je vous le répète encore, que je ne me trompe pas...

—Dans ce cas, reprit le duc, il est donc bien évident, en effet, que cette petite Renée a un profond amour pour André... Mais, malheureusement, il ne suffit pas d'aimer pour être aimé... S'il ne suffisait que de cela, notre pauvre Blanché serait encore de ce monde...

—Hélas, oui !

—Par conséquent, ce qu'il faudrait savoir et ce que nous aurions intérêt à connaître, c'est donc l'impression que cet enfant avait pu faire sur André... c'est donc le sentiment qu'à son tour elle avait pu lui inspirer...

—Et, à ce sujet, que savez-vous et que pouvez-vous me dire ?

—Mon Dieu, monsieur le duc, répondit Laurent, après quelques secondes de silence, à vous parler franchement, j'ai toujours trouvé M. André assez froid avec Mlle Renée...

—Ah !

—Oh ! entendons-nous !... C'est une façon de m'exprimer. Je veux dire que, tout en se montrant toujours très aimable, et même très amical avec cette jeune personne, M. André ne semblait certainement pas éprouver près d'elle la même émotion qu'elle ressentait près de lui... Je veux dire, enfin, qu'il était avec la nièce de M. le marquis de Cerninge ce qu'il aurait été avec toute autre...

—Il était donc aveugle ? dit brusquement le duc.

—Que voulez-vous que je vous dise ? fit le vieux soldat avec un léger mouvement d'épaules. Mais c'était ainsi...

—Mlle de Presle est cependant assez belle et assez désirable pour qu'on soit heureux et fier de son amour... Mais c'est comme je viens de le dire : ce pauvre André était aveugle !...

—Oh ! ces jeunes gens !... ces jeunes gens ! ajouta M. de Ryon en levant les mains au ciel. Comme, souvent, ils passent près du bonheur sans s'en douter !... Comme, souvent, ils sont plus tard malheureux par leur faute !

—Mais chut ! fit-il vivement en s'interrompant. J'entends marcher... Quelqu'un qui vient...

—M. André, sans doute.

—Non, non... La porte du château vient de s'ouvrir... C'est une visite...

—Puis, comme il venait de se lever et de faire quelques pas, suivi de Laurent :

—Le marquis ! s'écria le vieux gentilhomme.

—M. de Cerninge ?

—Oui, c'est lui... Le voyez-vous ?

—Oui, monsieur le duc.

—Mais quelle figure !... Regardez-le donc !... Qu'est-ce encore ?... Qu'est-ce que celui-là va encore m'apprendre !...

—Et, plantant là le vieux soldat, M. de Ryon courut au devant de son ami.

—En effet, l'air très sombre et un peu pâle, le marquis de Cerninge, qui venait d'apercevoir le duc et qui, à son tour, s'avancait très rapidement vers lui, ne paraissait plus le même.

—Aussi, comme il arrivaient en face l'un de l'autre, le vieux gentilhomme ne put-il s'empêcher de lui crier, tout en lui tendant la main :

—Eh bien, de Cerninge... eh bien, mon ami, qu'est-ce donc ?... que vous arrive-t-il donc ?

—Je vais vous le dire ! répondit le marquis en serrant plus longuement que d'habitude la main du duc.

—Nous parlions précisément de vous avec Laurent...

—Avec Laurent ?

—Oui, avec Laurent qui ne pouvait plus vivre loin d'André et qui nous est revenu...

—Ah ! le pauvre garçon

—Et comme je venais de vous voir venir de loin, je lui faisais remarquer quelle figure étrange, quelle figure singulière vous aviez...

—Vous trouvez !... Oh ! ça ne m'étonne pas, dit le marquis avec un léger soupir. Je dois avoir la figure de quelqu'un qui depuis huit jours ne vit plus !

—Depuis que je vous ai vu ?

—Oui, duc, oui, depuis la dernière fois que je suis venu... Oui, pendant toute cette semaine, je n'ai vécu que rongé de soucis, que dévoré d'inquiétudes !... Et si, du moins, c'était fini !... Et si, du moins, je pouvais être plus tranquille !... Mais non, malheureusement non !... et plus ça va, plus j'ai peur !... et plus ça va, plus je tremble !

—Voyons, voyons, mon cher ami, il ne faut pas vous emballer

ainsi ! dit vivement M. de Ryon en passant son bras sous celui du marquis. Racontez-moi ça... Que vous arrive-t-il ?... Vous savez que je suis quelquefois homme de bon conseil ?

—Oui, certes !... Et c'est précisément parce que je le savais... c'est précisément parce que j'avais le plus vif désir de m'apancher avec vous que je suis venu vous voir...

—A la bonne heure !... Et maintenant parlez, pour que je vous reconforte un peu... De quoi s'agit-il ?

—Il s'agit d'elle...

—D'elle ?

—Oui, de ma nièce...

—De Renée ?

—Oui, de Renée.

—Ah ! diable ! Est-ce qu'elle serait malade ?

—Oui, je la crois... oui, très malade ! dit le marquis en hochant lentement la tête. Mais d'une maladie si singulière que j'en suis tout dérouté... Mais d'une maladie si étrange que je n'y comprends rien...

—Mais les médecins ?

—Oh ! les médecins !... les médecins ne guérissent que le corps, et c'est d'une crise morale que Renée souffre...

—Le duc n'avait pu retenir un mouvement.

—Une crise morale ! fit-il vivement. Vous devez exagérer, mon ami...

—Non, non !

—Car cela serait vraiment bien surprenant, vraiment bien extraordinaire chez une enfant de cet âge... chez une enfant qui a toujours été si heureuse auprès de vous et pour qui, depuis qu'elle a pu réfléchir, la vie n'a eu que des sourires...

—Oui, c'est vrai ! répondit vivement à son tour le marquis. Mais que voulez-vous que je vous dise ?... Il n'en est pas moins vrai que je suis obligé de me rendre à l'évidence, c'est-à-dire de constater qu'elle n'est plus la même et qu'un profond changement s'est opéré en elle depuis quelques temps...

—Ainsi, vous qui l'avez vue grandir, vous savez combien elle était gaie ?

—En effet.

—Et combien aussi elle était vive, turbulente et riante ?...

—Oui, oui !

—Eh bien, toute cette gaieté s'est évanouie... toute cette gaieté n'existe plus...

—Autrefois, elle remplissait toute ma maison de sa joie, mais aujourd'hui quelle différence, quel contraste !

—Autrefois, elle s'intéressait à tout, aujourd'hui elle n'a plus la moindre curiosité, plus le moindre désir.

—Autrefois, elle adorait la musique, la lecture, le dessin, aujourd'hui elle ne touche plus à rien et semble revenue de tout.

—Autrefois elle ne pouvait jamais me voir sans me sauter au cou et sans m'accabler de caresses : " Mon bon petit oncle !... Mon cher petit oncle ! " et, très souvent, pendant des journées entières, elle s'attachait à mes pas, ne me quittant pas plus que mon ombre...

—Et aujourd'hui ce n'est plus de même ?

—Aujourd'hui, mon pauvre ami, je suis obligé de la chercher si je veux lui parler... Aujourd'hui elle passe presque tout son temps à errer dans le parc, où elle recherche de préférence les endroits les plus isolés et les coins les plus solitaires. Aujourd'hui elle semble me fuir, comme, du reste, elle fait tout le monde...

—Laurent ne s'était pas trompé... Laurent avait raison ! pensa le duc.

—Quelquefois, reprit le marquis, très intrigué par ses nouvelles allures, je me suis rapproché d'elle à pas de loup, et je l'ai épiée...

—Elle était là toute sombre, toute pâle, le regard fixe, absorbé dans je ne sais quel songe, dans je ne sais quelle profonde rêverie.

—Puis, tantôt c'étaient de lourds soupirs comme si elle avait eu quelque grand chagrin... tantôt c'étaient de longs regards vers le ciel comme si elle avait eu je ne sais quel désespoir...

—Et ce n'est pas tout ! continua M. de Cerninge. Quand elle ne descend pas dans le parc, c'est dans sa chambre qu'elle se cloître, qu'elle s'enferme... Et si j'entre chez elle... si doucement je l'appelle, brusquement elle tressaille et le regard qu'elle attache alors sur moi est si vague, si lointain, qu'elle ressemble à quelqu'un qu'on viendrait de réveiller en sursaut.

—Entin, non seulement elle ne rit plus, comme je vous le disais tout à l'heure, mais encore, chose qui m'attriste encore plus que tout le reste, — combien de fois ne l'ai-je pas surprise à pleurer !

—A pleurer ?

—Oui, à pleurer !... à pleurer à chaudes larmes !... Et si je la prenais dans mes bras... si de ma voix la plus tendre je cherchais à l'interroger : rien !... rien que des sanglots !...

—Parle-moi, ma petite Renée, parle-moi, mon enfant, lui disais-je si ému que parfois j'aurais pleuré aussi. Dis-moi ce qui te fait souffrir ainsi ?... Dis-moi pourquoi tu sembles si malheureuse ?

—Et comme elle se taisait, j'insistais en la serrant de plus en plus contre mon cœur.

— Pourquoi ne veux-tu pas me répondre ?... Pourquoi ne veux-tu rien me dire ?... Pourquoi as-tu des secrets pour moi... pour moi qui t'ai toujours aimée et qui t'aime encore comme si tu étais ma fille... pour moi qui ai droit à toute ta confiance ?

Et alors elle essayait de se défendre, tout en versant encore, malgré elle, un flot de larmes.

— Elle n'avait rien, elle me le jurait !

— Elle m'aimait trop, elle aussi, et elle m'était trop reconnaissante de toutes les bontés que j'avais eues pour elle pour avoir le moindre secret pour moi.

— Mais alors, reprenais-je, toujours avec la plus extrême douceur, si tu n'as rien, pourquoi pleures-tu ?... pourquoi me fuis-tu ? pourquoi ne retrouvais-je plus en toi ma petite Renée, si gaie et si rieuse d'autrefois ?

— Je ne sais... Je ne pourrais dire ce qui se passe en moi, répondait-elle à voix basse. Mais ne vous alarmez pas... ça ne sera rien... ça passera...

— Que pourrais-je faire pour te faire plaisir ?

— Rien, mon oncle... rien que de m'aimer toujours !

— L'ennui peut-être te gagne ici ?... Veux-tu que nous voyagions ?... Veux-tu que je t'emène pendant quelques mois visiter quelque pays que lu désirerais connaître ?... Tu sais bien que tu n'as qu'à parler, que tu n'as qu'un mot à dire pour que je sois heureux de t'obéir et de faire tous tes caprices...

— Mais rien encore, pas un mot !

— Un long baiser, une longue étreinte, et c'était tout.

— Et rien ne vous éclaire ?... Et vous n'avez aucune idée, aucun soupçon ? dit M. de Ryon, qui avait écouté très attentivement le marquis.

— Non, répondit celui-ci, je vous avoue que c'est là pour moi un mystère, et que j'ai beau chercher, beau réfléchir, je ne comprends pas, je ne devine pas...

— Cependant, ajouta-t-il plus vivement, une chose m'a frappée !

— Ah !... Et quelle chose ?

— C'est que ce sombre chagrin, cette noire tristesse dont les premiers symptômes s'étaient déjà manifestés chez Renée à la mort de son amie, à la mort de Blanche, s'est brusquement aggravé depuis le jour où André est entré chez vous... depuis le jour où nous n'avons plus pu aller comme autrefois à Chaverny...

— Certes, elle avait été déjà bien profondément et bien douloureusement affectée par la perte de la sœur d'André, mais le château fermé, le château passé en d'autres mains a dû lui porter le dernier coup...

— Car vous savez dans quelle intimité elle vivait avec la famille du comte ?

— Or le château de Chaverny lui rappelait une foule d'heureux jours, une foule d'heureux souvenirs... Et qui sait si ce n'est pas seulement la pensée de se dire qu'elle n'y rentrera plus... la pensée de se dire qu'elle a laissé là, elle aussi, une partie d'elle-même qui l'a jeté dans ce chagrin et dans cet abattement ?

— Il est vrai que, dans ce cas-là, je ne vois pas pourquoi elle se tairait, pourquoi elle me le cacherait...

— Enfin, bref, quoi qu'il en soit, ajouta le marquis la voix plus sourde, comme je vous le disais en commençant, je ne vis plus !... quoi qu'il en soit, chaque jour de plus en plus je m'inquiète, de plus en plus je m'alarme !...

— Et que voulez-vous que je vous dise, de Ryon ?

— Voulez-vous savoir jusqu'où vont mes craintes ? jusqu'où va cette inquiétude qui ne me laisse plus un seul instant de tranquillité, une seule minute de repos ?

— Eh bien, il y a des moments où un grand frisson me traverse le cœur, car, dans ces moments-là, je suis pleins d'épouvante à la pensée que je pourrais la perdre... à la pensée que, bientôt, elle pourrait aller rejoindre celle qu'elle aimait comme une sœur... qu'elle pourrait mourir à son tour comme Blanche vint de mourir !

— Oh ! marquis !

— Oui, mon ami, oui, c'est ainsi, reprit avec force M. de Cerninge tout tremblant d'émotion.

— Oui, quand je la vois, elle si belle, il n'y a que si peu de temps encore, s'étioler et dépérir presque à vue d'œil ; quand je la vois renoncer à tout ce qui faisait autrefois sa joie, à tout ce qui était son plaisir, quand je la vois des journées entières silencieuse et sombre ; quand je la vois tressaillir pour un rien et pleurer sans que je sache pourquoi ; quand je la vois si pâle qu'un lys n'est pas plus pâle qu'elle, oui, alors je tremble en me demandant si, tout à coup je ne vais pas la voir s'éteindre... si, tout à coup, je ne vais pas la trouver dans sa chambre ou dans quelque coin désert du parc, froide, inanimée, morte enfin !

— Non, non, de Cerninge ! s'écria vivement le duc. Non, n'ayez pas cette pensée-là !...

— Eh bien, je l'ai !... Eh bien, cette pensée-là me torture... me torture jour et nuit !

— Car si vous saviez combien je l'aime, cette enfant !...

— Car si vous saviez combien j'ai pour elle d'affection et de tendresse !

— Car si vous saviez combien elle est nécessaire à ma vie !

— Oh ! si je devais vivre sans elle... si je ne devais plus jamais l'avoir autour de moi... si je ne devais plus avoir sa jeunesse pour mettre un rayon de joie dans ma maison... si je devais un jour ne plus vivre qu'avec son souvenir... Oh ! c'en serait bien vite fini du marquis de Cerninge, je vous le jure."

— Et sans laisser à M. de Ryon le temps de l'interrompre :

— Songez donc qu'elle n'est pas seulement ma nièce, mais ma fille, mais mon enfant ! reprit le marquis avec une émotion croissante. Songez donc que, lorsque je l'ai recueillie, elle bégayait à peine ses premiers mots... elle essayait à peine ses premiers pas !... Songez donc que j'ai reçu ses premières caresses et que mon cœur a été réchauffé par ses baisers !

— Ah ! la chère petite, je me rappelle encore, comme si c'était hier, du jour où je l'ai apportée chez moi... du jour où, pour la première fois, elle s'est endormie sous mes yeux !

— Ah ! ce jour-là mon pauvre de Ryon, j'étais bien triste et bien abattu aussi !

— Depuis quelques mois seulement, ma sœur était morte d'une maladie de langueur, et je revenais de l'enterrement de son mari... de l'enterrement de mon beau-frère, le marquis de Presle, un brave et vaillant officier de marine qu'on nous avait rapporté mort à son tour à la suite de ne je sais plus qu'elle expédition lointaine...

— Et quand ma femme, quand la marquise de Cerninge, que je devais avoir aussi, hélas ! l'immense douleur de perdre si peu d'années après... quand la marquise me vit revenir accompagné d'une vieille servante qui portait la petite orpheline dans ses bras, son émotion fut si grande et son émotion si profonde qu'il lui fut impossible de retenir ses larmes...

— Elle se jeta sur elle et, tout en ne cessant de la couvrir de baisers et des caresses, elle lui parlait comme si elle avait pu la comprendre :

— Ma pauvre enfant !... ma chère enfant ! lui disait-elle. Aime-nous... nous t'aimerons bien !

— Et elle ne cessait aussi de l'admirer, de me crier qu'elle était aussi belle que les anges...

— Que vous dirai-je, mon cher duc ?

— Cette enfant, c'était désormais notre but, c'était désormais notre espoir et c'était aussi, après la mort de nos deux fils qui nous avaient été enlevés si jeunes et que nous pleurions toujours, comme une consolation que le ciel nous donnait... comme un réconfort que le ciel nous envoyait...

— Puis, plus tard, je n'eus plus qu'elle... plus qu'elle pour me rattacher à la vie... plus qu'elle pour faire luire encore dans mon cœur que bien des douleurs avaient brisé, que bien des deuils avaient désespéré, un rayon d'espérance.

— Oh ! elle était bien jeune encore, mais déjà si intelligente, mais déjà si raisonnable que, grâce à elle, je me sentais moins isolé et moins seul...

— Puis les années passent si rapides... le temps s'enfuit si vite, qu'un beau jour je fus tout étonné de m'apercevoir qu'elle n'était plus une petite enfant, qu'elle n'était plus la petite Renée que j'avais tant choyée et tant gâtée, mais qu'elle était devenue une belle jeune fille dont la grâce délicate me charmait et dont l'éclatante beauté m'émerveillait et m'éblouissait...

— Et si bonne, si douce, si aimante !

— Comme lorsqu'elle pouvait voir le moindre souci, le moindre nuage sur mon front, elle accourait pour me distraire et m'arracher à moi-même !...

— Comme elle savait lire dans mon regard, jusqu'à mes plus secrètes pensées !

— Comme elle me rendait au centuple tous les soins que je lui avais donnés, toute la tendresse que je lui avais prodiguée !

— Oh ! je n'étais pas seulement pour elle le frère de sa mère, le marquis de Cerninge, un brave homme qui par bon cœur l'avait élevée... Non, non ! elle avait pour moi tous les sentiments, tout le dévouement et toute l'affection qu'elle aurait pu avoir pour son père...

— Et nous vivions ainsi heureux l'un près de l'autre... heureux l'un par l'autre quand, tout à coup, je ne reconnais plus ma Renée, quand, tout à coup, se dresse entre elle et moi je ne sais quel inconnu qui m'effraie !...

— Et la voix du marquis brusquement s'éteignit, tandis qu'il faisait tomber lourdement sa tête sur sa poitrine.

— Ils firent encore quelques pas en silence, puis, enfin, le duc de Ryon, s'arrêtant et posant doucement sa main sur l'épaule de son ami, reprit :

— Écoutez-moi, de Cerninge... ou plutôt souvenez-vous de ce que vous me disiez tout à l'heure... de ce que vous me disiez quand vous êtes venu...

— Ne me disiez-vous pas que vous étiez venu me trouver dans l'espoir que je pourrais peut-être vous donner un bon conseil, c'est-

à-dire dans l'espoir que je pourrais peut-être vous ôter cette affreuse inquiétude qui vous angoisse ?

—Oui, mon ami, oui, c'est vrai, répondit vivement le marquis. Connaissant de longue date toute votre amitié pour moi et aussi votre grande expérience de la vie, j'étais venu avec la pensée que vous pourriez m'éclairer, me guider, m'aider à guérir ma chère Renée de ce mal mystérieux et étrange qui la mine, de ce mal auquel je ne comprends rien et qui pourrait peut-être l'emporter...

—Et le conseil, les bonnes paroles que j'attendais de vous tout à l'heure, je vous les demande encore.

—Que feriez-vous à ma place, de Ryon ?

—A votre place, mon cher ami, répondit le duc avec un sourire, j'aurais commencé d'abord par avoir un peu plus de sang-froid...

—Était-ce possible !

—Et peut-être ne vous aurait-il pas fallu bien longtemps pour découvrir de quel mal mystérieux, de quel mal étrange souffrait Renée... comme moi, duc de Ryon, comme moi, votre serviteur, je crois l'avoir découvert...

—Vous ! s'écria M. de Cerninge en se redressant.

—Oui, marquis !

—Vous ne vous jouez pas de moi ?

—Je ne me suis jamais joué, de personne, et certes, ce n'est pas par vous que je voudrais commencer...



Le duc court remonter la flamme de la lampe.

—Alors, parlez vite... expliquez-vous vite, car je vous jure que je ne vous comprends pas.

—Eh ! je le vois bien ! fit le duc avec un nouveau sourire. Mais vous allez me comprendre, car c'est bien simple... si simple que je n'aurai qu'un mot à vous dire... si simple que je m'étonne que vous n'avez pas su tout de suite à quoi vous en tenir et que vous soyez dérangé pour me demander un conseil...

Le vieux gentilhomme fit une pause, puis, changeant de ton :

—Quel âge a votre nièce ? quel âge a Mlle Renée ? demanda-t-il.

—Mais vous le savez bien : bientôt dix-huit ans...

—Dix-huit ans !... Et quand une jeune fille de cet âge passe son temps à s'isoler et à rêver... quand une jeune fille de cet âge tressaille sans motif et pleure sans cause... quand une jeune fille prend le dégoût de tout et ne ressemble plus à elle-même, cela ne vous dit rien, de Cerninge ?

—Achevez !

—Ah ! grand enfant, grand innocent, et — permettez-moi le mot — grand naïf que vous êtes !...

Le mal dont souffre votre petite Renée est le même que celui dont nous avons tous plus ou moins souffert...

Oh ! un mal terrible parfois, mais le plus souvent délicieux... si délicieux que j'en ai connu beaucoup qui n'auraient jamais voulu en guérir !...

—Et maintenant ne m'avez-vous pas compris ?... Et maintenant dois-je encore ajouter quelque chose et faudra-t-il, pour que vous finissiez enfin par y voir clair, que j'appelle ce mal par son nom ?

M. de Cerninge avait légèrement tressailli.

—Ah ! fit-il en regardant fixement le duc.

—Vous avez deviné ? dit celui-ci.

—L'amour ?

—Oui, mon ami, oui, l'amour !... Oui, si Renée est maintenant si triste, si mélancolique et si nerveuse, c'est qu'elle aime de toute la force de son cœur, de toute la force de son âme !

—Renée ! fit le marquis, encore tout saisi.

—Oui, Renée comme les autres !... Oui, Renée n'est ainsi changée que parce qu'elle aime, et que parce qu'elle a peur que son amour ne soit jamais compris, jamais payé de retour...

—Allons donc ! s'écria avec force, presque indignation M. de Cerninge. Comment une fille comme elle pourrait-elle être dédaignée !... Comment une fille comme elle pourrait-elle aimer sans que celui à qui elle aurait donné son cœur ne l'aime à son tour !

Puis secouant vivement la tête, il ajouta :

—Non, non, vous devez vous tromper, de Ryon !... Non, non, ce n'est pas de ce mal-là que doit souffrir Renée !

—Et si je vous disais que j'en suis sûr ! s'écria à son tour le vieux gentilhomme en se campant en face de lui.

—Sûr !

—Et si je vous disais que je connais celui qu'elle aime !

—Vous !

—Oui, moi, marquis, oui, je le connais... et je puis vous assurer que Renée ne pouvait faire un meilleur choix, et que ce fiancé-là serait en tous points digne de vous, en tous points digne d'elle...

—Que me dites-vous là ? s'écria le marquis qui restait comme abasourdi.

—La vérité, mon cher, la pure vérité !

—C'est étrange !... Je ne me suis jamais aperçu que Renée marquât la moindre préférence pour aucun des jeunes gens que nous avons pu rencontrer !

—Vous ne me surprenez pas ! dit en souriant le vieux gentilhomme. Les pères... ou les oncles ne s'aperçoivent jamais de ces choses-là...

—Et ce jeune homme, reprit vivement M. de Cerninge, cet heureux prédestiné qu'aimerait aussi profondément, aussi éperduement Renée, s'appelle ?

Mais le duc venait de mettre vivement un doigt sur ses lèvres.

—Chut ! dit-il.

—Plaît-il !

—Regardez en face de vous !

Et le vieux gentilhomme, étendant la main vers le château, montrait l'extrémité de l'allée dans laquelle ils se trouvaient.

—En face de moi ? répéta le marquis.

—Oui. Qui voyez-vous ?

—André.

—Oui, André qui descend de sa chambre et qui s'éloigne à travers le parc en compagnie de Laurent...

—Eh bien, oui, c'est à lui, c'est à André que le cœur de Renée s'est donné !... c'est André que Renée voulait avoir pour époux !

Le visage de M. de Cerninge, tout à l'heure si sombre et si soucieux, venait subitement de rayonner.

—André !... André ! s'écria-t-il. Ah ! oui, si Renée avait cet amour, je n'en serais point jaloux... j'en serais au contraire, très heureux !...

Mais ajouta-t-il curieusement, comment êtes-vous si bien instruit ?... Comment avez-vous pu savoir tout ce que vous venez de me dire ?

—Je m'imagine bien que ce n'est pas ma nièce qui vous a fait ces confidences qu'elle n'a pas osé faire à moi-même ?... Je m'imagine bien que ce n'est pas Renée qui vous a fait cet avou ?

—Parbleu, non !

—C'est donc André ?

—Pas davantage.

—Alors ?

—C'est Laurent...

—Laurent !

—Oui, c'est Laurent qui m'a dit ce qu'il savait et ce qu'il avait vu au château de Chaverny... C'est Laurent qui, depuis longtemps, s'était aperçu du trouble profond que la présence d'André auprès d'elle causait à Renée, et de la grande mélancolie, de la grande tristesse qui s'emparait de cette enfant quand par hasard il n'était pas là...

Et Laurent déplorait avec moi l'avouement d'André qui n'avait rien deviné, rien compris non plus...

Et Laurent souhaitait évidemment, comme moi, qu'André pût enfin ouvrir les yeux à cet amour qui le guérirait de son immense douleur et qui cicatriserait la profonde blessure par laquelle sa vie s'en va...

tout en excitant souvent de la voix son cheval, le marquis regardait à la dérobée Renée... Renée rayonnante... Renée radieuse.

« Car, ce matin-là, tout la charma, tout la ravissait, tout l'enchantait... »

« Jamais l'air ne lui avait semblé aussi pur, jamais le soleil dont les premiers rayons commençaient à dorer la campagne, ne lui avait semblé aussi beau, jamais elle n'avait senti autour d'elle une telle joie, une telle douceur... »

« Aussi ne put-elle s'empêcher de s'écrier tout à coup :

« — Ah ! comme on respire !... comme il fait bon vivre ! »

« — Tu es donc bien contente ? demanda M. de Cerninge. »

« — Oh ! oui, mon oncle, bien contente ! »

« Et elle ajouta aussitôt, la petite hypocrite :

« — Bien contente d'aller revoir M. le duc de Ryon... Il est si charmant et si bon avec moi !... »

« Le fait est, répondit le marquis, qu'il faudra que je le gronde, car il te gêne trop... »

« Mais, là-bas, ajouta-t-il, nous n'allons pas revoir que le duc et nous allons aussi retrouver André... Et tu ne me parles pas de lui. »

« La jeune fille n'avait pu s'empêcher de rougir. »

« — Oh ! si, mon oncle, s'écria-t-elle, si, je suis bien contente, bien heureuse de penser que bientôt je serai encore auprès de lui... »

« Et comment pourrait-il en être autrement quand nous sommes des amis d'enfance et que nous nous connaissons depuis si longtemps ? »

« Oh ! oui, j'ai bien hâte aussi de le revoir !... bien hâte de me jeter aussi dans ses bras ! »

« Et elle resta toute pensive, pendant que le marquis, tout songeur aussi de son côté, se taisait, et que sur la route qui s'allongeait toute blanche, la voiture roulait de plus en plus rapidement. »

« Cependant, ce matin-là, André, selon son habitude, errait depuis longtemps à travers les allées du parc... »

« Il n'avait fait, la veille, qu'entrevoir M. de Cerninge avec lequel il n'avait échangé que quelques paroles... »

« Aussi ne se doutait-il pas de la visite que le duc de Ryon attendait, et, la pensée bien loin de Renée, continuait-il de s'absorber toujours, de s'absorber de plus en plus dans les tristes souvenirs qui le tuaient... »

« Et lentement il allait, lentement il marchait, s'enfonçant au hasard dans les allées qui s'ouvraient devant lui, quand, tout à coup, il s'arrêta, tout surpris. »

« Comme M. de Ryon était encore dans sa chambre, et comme Laurent non plus n'était pas encore descendu, il devait donc être seul en ce moment dans le parc... »

« Et cependant il lui semblait qu'il avait entendu derrière lui comme le bruit d'un pas, d'un glissement furtif. »

« Il se retourna, et, comme il n'entendait plus rien :

« — Je l'aurai rêvé ! dit-il. »

« Et il reprit sa marche tranquille et lente. »

« Mais il n'avait pas encore fait vingt pas, qu'il s'arrêta brusquement de nouveau, mais cette fois tout saisi, tout tressaillant. »

« Car maintenant il n'en pouvait plus douter, il y avait là quelqu'un tout près de lui... quelqu'un que le feuillage sans doute lui cachait... »

« Et, cherchant, il demanda :

« — Est-ce vous, M. le duc ? »

« Mais on ne répondit pas. »

« — Est-ce vous, Laurent ! »

« Et il n'avait pas encore achevé qu'une voix rieuse, une voix qui lui arracha un nouveau tressaillement, lui cria :

« — Non, c'est moi, André ! »

« — Renée ! »

« Et, en effet, c'était Renée... Renée qui depuis quelques minutes le suivait... Renée qui déjà se jetait dans ses bras. »

« — Oh ! c'est toi !... c'est toi ! s'écria-t-il avec un éclair de joie dans les yeux. Quoi ! c'est toi qui es là !... c'est toi que je revois ! Est-ce bien vrai ! »

« — Oui, c'est moi, répondit-elle vivement, tandis qu'ils restaient toujours dans les bras l'un de l'autre. C'est moi qui vient d'arriver avec mon oncle il n'y a que quelques instants... Et je n'ai pas besoin de te dire quelle a été ma première parole à M. de Ryon... »

« — Chère Renée ! »

« — A peine avais-je fini de l'embrasser que j'ai demandé de tes nouvelles... que j'ai voulu te voir... t'embrasser à ton tour... »

« Et alors sais-tu ce qu'il m'a répondu ? »

« — Non. »

« — Il m'a répondu : « Mon enfant, André est devenu sauvage comme un loup... André passe ses journées à se cacher... Il doit être très probablement dans le parc à s'assombrir encore, à tâcher de se rendre plus malheureux encore... Allez-y et tâchez de le découvrir... » »

« Et, sans en demander davantage, je me suis mise, en effet, à te chercher... Et comme j'avais déjà couru un peu partout sans te trouver, je me demandais où tu pouvais bien être, quand, tout à

coup, comme je venais de m'engager dans cette allée, j'ai fini par t'apercevoir... »

« Mais tu avais l'air si triste et si abattu que je marchais derrière toi sans oser me montrer... »

« — Oh ! Renée !... »

« — Oui, c'est vrai, tu me faisais peur... tu m'effrayais un peu... Mais écoute !... écoute !... »

« Elle venait de le prendre par la main, de l'amener vers un banc et de le faire asseoir auprès d'elle. »

« — Maintenant, je suis un peu rassurée, reprit-elle en souriant. Aussi vais-je te gronder un peu d'abord pour le mal que tu te fais en ne cherchant pas à réagir contre le chagrin qui t'accable... ensuite pour la peine que tu fais aussi aux autres... pour la peine que tu fais à tous ceux qui t'aiment... »

« En prononçant ces derniers mots, elle avait un peu pâli et sa voix avait tremblé. »

« Mais se remettant tout de suite, elle reprit, la voix très douce :

« — Et puis je vais te dire bien franchement ce que je pense... bien franchement la vérité... Si j'ai consenti à venir passer quelques jours ici chez M. le duc de Ryon... quelques jours ici près de toi, c'est que je me suis dit que je t'aiderais peut-être à devenir plus sage, plus raisonnable et plus fort... c'est que je me suis dit, sachant toute la profonde, toute la sincère amitié que nous avons toujours eue l'un pour l'autre, que peut-être pourrais-je réussir, sinon à te guérir, du moins à rendre moins lourdes tes angoisses et moins cruelle ta souffrance... »

« Et comme il avait un douloureux sourire :

« — Tu ne veux pas que j'essaye ? dit-elle vivement. »

« — Oh ! si ! répondit-il. Mais tu ne réussiras pas !... Mais tu ne me guériras pas ! »

« — Qui sait ?... Car ce n'est pas seulement au nom de moi, que je te parlerai... mais encore au nom de ceux que tu pleures... mais encore et surtout au nom de Blanche... »

« — Blanche ! »

« — Oui, au nom de Blanche ! au nom de Blanche qui elle-même te supplierait de te ressaisir... au nom de Blanche qui elle-même te supplierait de ne pas toujours pleurer... »

« Oui, quand tu vas prier là-bas, au petit cimetière... quand tu vas t'agenouiller là-bas sur sa tombe, parle-lui, interroge-la, et tu verras ce qu'elle te dira, et tu verras ce qu'elle te répondra ! »

« Oh ! ce qu'elle te dira, ce qu'elle te répondra, moi je le sais bien, ajouta la jeune fille qui, sans s'en apercevoir, s'animait de plus en plus. »

« Elle te dira de regarder autour de toi et que tu y trouveras peut-être les consolations que tu cherches et ton bonheur que tu croyais perdu ! »

« Elle te dira... »

« — Pourquoi te tais-tu ? »

« — Non, rien ! »

« — Achève ? »

« — Non, non !... Mais pense aussi à moi... à moi qui suis ton amie et qui souffre aussi de tes chagrins, et qui souffre de tes larmes ! »

« — Renée ! »

« — Pense à moi qui t'aime... qui t'aime comme Blanche t'aimait, pense à moi chez qui tu trouveras toujours une sœur aussi... une sœur dont l'affection ne s'est jamais démentie et ne se démentira jamais ! »

« Et si près de tout dire... si près de laisser échapper l'aveu de son amour... si près de jeter le cri de son cœur, elle ne put retenir ses larmes, et malgré elle, le visage caché dans ses mains, elle éclata en sanglots. »

« Une immense émotion venait aussi de s'emparer soudainement d'André. »

« Qu'avait donc voulu dire cette enfant ? »

« Quelles étaient donc les réticences qu'il avait cru deviner dans ses paroles, dans son regard, dans son attitude même ? »

« Oh ! oui, elle ne lui avait pas dit du tout ce qu'elle aurait voulu lui dire, il le comprenait, il en était sûr !... »

« Alors la prenant dans ses bras et la pressant doucement contre son cœur :

« — Chère Renée ! dit-il. Pourquoi pleures-tu ? pour quoi sanglotes-tu ainsi ?... C'était toi qui, tout à l'heure, me prêchais la sagesse, la raison, la force, et te voilà maintenant aussi faible que moi ! »

« Il venait de lui soulever la tête, puis de la regarder pendant quelques secondes très fixement. »

« — Veux-tu que je te dise ? reprit-il à voix plus basse. Veux-tu qu'à mon tour je te parle très franchement ?... Eh bien, René, tu ne souffres pas seulement de mon chagrin... tu ne souffres pas seulement de ma douleur... »

« — André ! »

« — Oh ! je sais bien que tu ne m'as pas menti et que mon chagrin te fait beaucoup de peine et te cause aussi beaucoup d'inquiétude... »

« — Oh ! oui, je te le jure ! murmura-t-elle. »

« — Mais tu as encore, avoue-le, un autre souci que tu me caches, »

une autre souffrance, que je ne connais pas... un secret qui t'angoisse et qui te torture?... .

—Est-ce vrai?... Est-ce que je me trompe?

—Non, non, fit-elle vivement, la voix presque éteinte, je n'ai pas d'autre raison d'être triste, pas d'autre raison de souffrir... Non, je ne te cache rien... aucun secret... je te le jure encore!

—Comme tu te défends faiblement! fit-il de plus en plus ému. Et pourquoi ton regard se détourne-t-il ainsi du mien, comme si ce secret que tu ne veux pas avouer, je pouvais le lire, je pouvais le deviner?... .

—André!

—Et pourquoi trembles-tu? frissonnes-tu ainsi?... Oh! parle-moi... dis-moi tout... je le veux!...

Et pendant quelques secondes elle fut, en effet, sur le point de parler, sur le point de se trahir, sur le point de lui crier:

—Mais tu ne vois donc pas que je t'aime!... Mais tu ne vois donc pas que si je pleure, que si je tremble, que si je souffre, c'est parce que, jusqu'à présent, tu es resté indifférent à cet amour... c'est parce que, jusqu'à présent, tu ne m'as pas aimée!...

Mais non, en ce moment elle ne se sentait pas le courage de jouer sur ce mot tout son bonheur et toute sa vie.

Aussi, comme il insistait encore... comme elle voyait toujours sur elle son regard qui semblait vouloir fouiller jusqu'au plus profond de sa pensée, jusqu'au plus profond de son âme, se borna-t-elle, dans un moment d'oubli, à lui faire un demi-aveu.

—Plus tard! murmura-t-elle. Plus tard!... Ne me presse pas davantage aujourd'hui... Oui, plus tard, je te dirai tout.

—Pourquoi plus tard? insista-t-il encore.

—Parce que à présent je ne pourrais pas... Je n'oserais pas...

Et il lui fut impossible de tirer d'elle un mot de plus.

Mais déjà ce premier entretien entre les deux jeunes gens avait porté ses fruits; mais déjà, sans qu'André pût s'en rendre compte, un très notable, un très profond changement s'était opéré en lui; et s'il était toujours assailli par les mêmes souvenirs si poignants et si douloureux, ces souvenirs pourtant ne remplissaient plus désormais toute sa vie, et il y avait aussi des moments où ses pensées se portaient sur Renée et où il n'avait plus que la préoccupation de savoir quel pouvait être le secret qu'elle lui cachait... le secret qu'elle n'avait pas encore osé lui dire...

Et d'autres jours s'étant écoulés... d'autres entretiens ayant suivi celui-là sans que la jeune fille, qu'il ne cessait d'interroger, eût encore consenti à lui répondre, sa curiosité s'en était trouvée naturellement de plus en plus grandie, de plus en plus surexcitée...

Et elle devint même si vive qu'il y eut — chose miraculeuse! — des journées entières où il ne pensait pas à autre chose.

—Qu'est-ce donc? se demanda-t-il. Quel est donc ce secret que le moment n'était pas encore venu de me faire connaître?

Aussi, comme loin de rechercher encore la solitude, il ne semblait plus, au contraire, se plaire que dans l'intimité de Renée; comme peu à peu il semblait se reprendre et se rattacher à la vie... à la vie qui, peu de temps auparavant, paraissait l'intéresser si peu, le duc de Ryon et le marquis de Cerninge se le montraient-ils quelquefois avec un sourire triomphant et heureux.

—Eh bien! que pensez-vous de mon idée, marquis? disait le duc. Il me semble que les choses commencent à prendre une autre tournure...

—C'est-à-dire qu'André renaît tous les jours! répondait M. de Cerninge.

—Oui, mais il ne renaît pas seul! répliquait vivement M. de Ryon. Voyez aussi votre Renée!... Elle est maintenant si jeune, si belle et si gaie que je serais presque tenté de croire que, lorsque vous me faisiez d'elle un tableau si triste et si sombre, vous exagériez...

—Hélas! non, mon ami, je n'exagérerais pas... Mais c'est qu'aujourd'hui ce n'est plus non plus la même...

Et le marquis ajoutait, les yeux brillants de joie:

—Ah! si vous pouviez avoir raison jusqu'au bout, mon cher duc!... Si, quand nous aurons le regret de vous quitter, si Renée pouvait s'en aller d'ici aussi radieuse, aussi rayonnante qu'elle est venue... Si, enfin ce jour-là, André et Renée ne s'aimaient plus seulement comme deux enfants qui se sont toujours vus et toujours connus, mais comme deux fiancés... ah! mon cher duc, c'est à vous qu'elle devrait la vie, et c'est à vous que je devrais aussi tout le bonheur et toute la joie que je puis avoir encore!...

—Patience! répondait le vieux gentilhomme, avec l'accent d'un homme qui est sûr de ne point se tromper, patience!... Vous verrez, marquis!...

Et comme un beau matin ils se promenaient tous les deux côte à côte dans le parc, tout à coup, M. de Ryon tressaillit, puis, frappant sur l'épaule de son ami:

—Regardez là-bas, marquis! s'exclama-t-il.

Et de Cerninge ayant suivi le geste du duc tressaillit à son tour.

—Ah! oui, ce sont eux!... Déjà ensemble!

—Oui, déjà!... Comme des amoureux!

Puis marchant très doucement pour étouffer le bruit de leurs pas, et se glissant derrière le feuillage pour ne pas être aperçus, les deux amis suivirent pendant quelques minutes les deux jeunes gens.

La main dans la main et les yeux dans les yeux, André et Renée avaient bien, en effet, l'air de deux amoureux.

Ils avançaient très lentement, sans jamais se retourner, et André se penchait parfois vers la jeune fille en parlant tout bas, comme s'ils n'avaient pas été seuls, et comme si les paroles qu'il lui disait, ou plutôt qu'il lui murmurait ne devaient être entendues que d'eux.

Et toute recueillie et semblant boire ses paroles, Renée l'écoutait...

Le duc ne les quittait pas des yeux, les couvant pour ainsi dire d'un regard paternel, et comme il venait de les voir se serrer davantage l'un contre l'autre:

—Quand je vous dis que ça marche... que ça marche admirablement, s'écria-t-il. Ça marche même si bien que nous serons peut-être forcés de les arrêter...

Et le marquis, qui ne vivait que pour Renée, sourit à son tour, tandis qu'il sentait son cœur déborder de joie...

Cependant André et la jeune fille venaient de disparaître derrière un rideau d'arbres, et tandis que le vieux gentilhomme et le marquis de Cerninge revenaient sur leurs pas, toujours la main dans la main et de la même marche très lente, ils s'engageaient dans un petit sentier très étroit et qui était bien loin des endroits les plus isolés et les plus solitaires du parc...

Ils marchèrent quelques instants encore, n'entendant plus d'autre bruit qu'un léger frémissement des branches ou que le doux gazouillement des nids...

André ne parlait plus, et Renée, dont le regard s'illuminait parfois d'un rayon de bonheur, semblait de plus en plus pensive.

Et, tout à coup, lui passant ses bras autour de la taille:

—Cet endroit est charmant, dit André. C'est celui où, bien souvent, je suis venu passer des heures entières perdu dans mes rêves. Et voici, là-bas, le vieux banc où j'aimais à m'asseoir... Viens!... nous nous reposerons ici quelques instants...

Et doucement, il la conduisit vers le banc qu'il venait de lui désigner et qui était adossé au tronc d'un arbre énorme plusieurs fois centenaire...

Puis, quand ils se furent assis et après un assez long silence:

Renée, reprit-il, continuant de parler à voix basse, tu ne veux donc pas me dire ton secret... ce secret que je t'ai si souvent demandé?

—Oh! plus tard!... Attends encore! s'écria-t-elle toute saisie.

—Oui, plus tard! dit-il, avec un léger accent de reproche. Voilà toujours ce que tu me dis... voilà toujours ce que tu me réponds!

—Et tu m'en veux? fit-elle avec un sourire.

—Presque!

—Oh! André!

—Mais puisque c'est en vain que je te questionne... mais puisque c'est en vain que je t'interroge... moi je vais te dire le mien...

—Le tien? fit-elle en se redressant vivement et en le regardant comme si elle n'avait pas bien compris.

—Oh! tu n'as pas besoin de me regarder avec cet air-là! disait-il en souriant. Oui, tu as bien entendu: le mien!... Car j'ai mon secret aussi...

—Et ce secret? dit-elle en essayant de sourire à son tour, mais si émue que le cœur lui battait à grands coups dans la poitrine, ce secret, quel est-il?

—Regarde-moi! répondit-il, la voix subitement plus grave. Il me semble que mes yeux doivent te le dire... Ce secret, Renée, c'est que j'ai fait une grande découverte depuis que tu es revenue près de moi et que j'ai eu la joie de te revoir...

Ce secret, c'est...

—André! s'écria-t-elle en devenant toute pâle.

—Ah! tu m'as compris!

—André!

—Ce secret, Renée, c'est que je t'aime!... Oui, je t'aime!... Et maintenant parleras-tu?... Et maintenant si je te demande encore celui que tu me caches, me répondras-tu toujours: "Plus tard!... Plus tard!"

Alors, toute rougissante, toute tremblante:

—Comment ne l'as-tu pas déjà deviné? répondit-elle en laissant tomber son front sur son épaule. Comment suis-je obligée de te le dire?

(A suivre)

LEÇONS D'ART GRATUITES

Les personnes qui désirent recevoir gratuitement des leçons d'art devraient s'adresser à la "Canadian Royal Art Union Limited," 238 et 240 rue St-Jacques, Montréal, Canada. L'École d'Art est installée dans l'édifice du Mechanics Institute, et est absolument gratuite. Les tirages mensuels, le dernier jour de chaque mois, ont lieu au bureau de la rue St-Jacques, dans le but de distribuer des œuvres d'art.

Pour la **DYSPEPSIE**, au lieu de Thé et Café, Buvez le **CAFÉSANTÉ FORTIER**

CONCOURS DE BÉBÉS

\$100 DE PRIMES

CONDITIONS DU CONCOURS : 1ère Prime, \$50 ; 2ème Prime, \$25 ; 3ème Prime, \$15 ; 4ème Prime, \$10.

C'est le moment de réunir tous les coupons de vote insérés dans nos numéros depuis le 25 mars jusqu'au 1er juillet, en aussi grand nombre que vous le pouvez et de nous les adresser au bureau du SAMEDI.

Il est bien entendu que chacun peut envoyer autant de coupons qu'il lui plaira, de n'importe quelle semaine, en faveur du bébé qu'il a choisi.

C'est le moment de réunir vos coupons et ceux que possèdent vos amis et de nous les adresser.

Tous nos lecteurs devront voter entre le 1er et le 8 juillet et les portraits des lauréats seront reproduits dans un numéro suivant.

Trois personnes éminentes choisies parmi les citoyens de Montréal seront appointées pour compter les bulletins de vote.

Le bébé qui réunira le plus de votes, aura la 1ère prime de \$50 ; le second \$25 ; le troisième \$15 ; le quatrième \$10.

☞ Découpez votre "Coupon de Vote" dans la page 30.

PLUS DE MAUX DE DENTS!
PAR L'EMPLOI DES
DENTIFRICES
Elixir, Poudre et Pâte

DES **BÉNÉDICTINS**
del' **Abbaye de Souillac**

Dom **MAGUELONNE**, Prieur
Inventé en l'an **1373** par le Prieur P. BOURSAUD
VENTE EN GROS :
SEGUIN, BORDEAUX
MAISON FONDÉE EN 1807.

VENTE dans toutes les **BONNES PARFUMERIES**
PHARMACIES et **DROGUERIES.**
MAISON à PARIS, 26, Rue d'Enghien.

EXPOSITION INTERNATIONALE
LYON 1894. GRAND PRIX
EXPOSITION INTERNATIONALE
BORDEAUX 1895. HORS CONCOURS
MEMBRE DU JURY 1895.



Le flacon, 50 cents. — Il est offert un magnifique calendrier français à chaque acheteur d'un flacon.

ROYER & ROUGIER FRERES - 1597 Rue Notre-Dame, Montreal.

HORACE PEPIN
Dentiste
162 RUE SAINT-LAURENT
Montréal.

Babylas, en voyage, est interpellé au buffet d'une gare par un de ses amis.
—Tiens! fait Babylas surpris, vous m'avez reconnu? Ça m'étonne.
—Pourquoi ça? fait l'ami stupéfait.
—Mais parce que je voyage incognito!

Indiscrétions matrimoniales.
—Alors, quelles sont les impressions que vous avez ressenties lorsque vous avez eu le malheur de devenir veuf?
—Il m'a semblé que je sortais d'un mauvais rêve!

Beaufumé, homme de précaution, écrit à un généreux protecteur:
"Croyez à ma reconnaissance pour les services que vous m'avez rendus et aussi pour ceux que vous pourrez me rendre encore à l'avenir..."

VOULOIR ET POUVOIR

Qui veut guérir sa bronchite prend du *Baume Rhumal.* 76

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Sang du Dr Lussier, en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède m'a complètement guéri. Depuis ce temps, nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur à tout ce que je connais et indispensable dans chaque famille.

ANTOINE PLANTE
St-Louis dit SAUVÉ.
de Gonzague.

VIN
St Lehon
Naturel
Tonique
Stimulant

En vente dans les meilleures pharmacies.

LAPORTE, MARTIN & CIE
Sole Agents pour le Canada.



Le bohème X... a fait une fin; il s'est marié avec une veuve bien rentée.
Son premier soin a été d'acheter un "panier" auquel il a attelé un cheval fort présentable, et chaque jour il va faire un tour au bois de Boulogne.
—Tiens! dit un ami en le voyant passer, voilà ce brave X... qui se promène dans sa corbeille de mariage!

Dans une ménagerie de la Foire au pain d'épice, entre spectateurs, pendant que la domptesse introduit sa tête dans la gueule d'un fauve:
Tout de même, le lion n'aurait qu'à serrer les mâchoires...
—Oui, mais il n'aime peut-être pas l'odeur de la pomme!

MALADIES DE LA PEAU
Rièr, Eczéma, Mal de Barbe, Plaies, etc., guéris en peu de temps par la **Pommade Antiseptique du Dr Kamentz**. Ce remède infaillible, préparé d'après la méthode préconisée par le célèbre Pasteur, est absolument inoffensif et réussit toujours. Nous tenons voir avec plaisir de nombreux certificats constatant la suprême efficacité de la **Pommade Antiseptique du Dr Kamentz**. Entre autres, un cas de Rièr de dix ans, guéri en quatre jours, et une foule d'autres. Envoyé par la poste sur réception de \$1.00. J. E. W. LECOURS, PHARMACIEN, 108, DES RUES CRAIG ET BONSECOURS, MONTREAL.

Dr J. G. A. GENDREAU
Chirurgien-Dentiste
20 Rue Saint-Laurent
Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.
Tel. Bell : Main 2818

Pour **Chapelets des RR. PP. Croisiers**, Médailles et Petits Chapelets de St. Antoine, Timbres-poste oblitérés. Ecrivez à Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, No 153 rue Shaw, Montréal, P. Q.

Un homme public qui ne veut pas abandonner son parti est souvent tenu d'abandonner ses opinions.
CARDINAL DE RETZ.

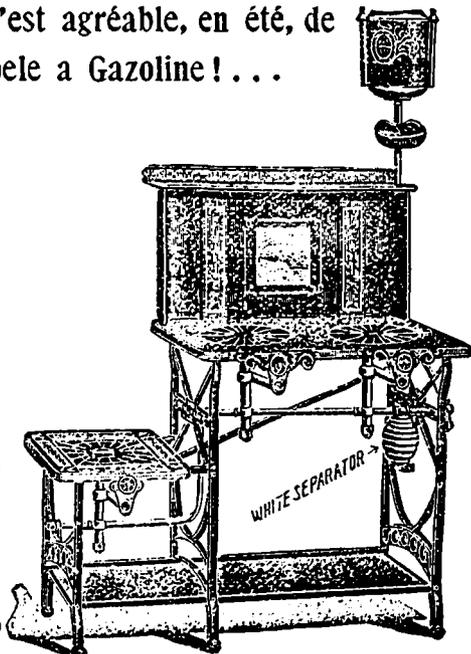
VOUS SAVEZ comme c'est agréable, en été, de faire usage d'un Poêle à Gazoline!...

Mais vous hésitez à vous en procurer un de crainte que le marchand vous trompe et vous vende un mauvais poêle qui répand l'huile, fait explosion, etc., etc. N'hésitez pas un instant, vos craintes sont mal fondées. Il y a à Montréal un poêle à Gazoline tel que vous le désirez, c'est le...

Poêle "Insurance"

Unique en son genre, convenable à tous et ABSOLUMENT SANS DANGER. Venez le voir.

AMESSE & CIE
Sole Agents pour le Canada.
1818 Rue Ste-Catherine, MONTREAL
Tel. Bell, Est 1535



Un vrai Triomphe



Sur l'ANEMIE et les MALADIES PARTICULIERES AUX FEMMES par l'emploi des

TABLETTES ROYALES DU Dr ROLLENS

La seule préparation salubre pour les liquides intestinaux malgré sa concentration et ne fatiguant pas l'estomac et dont la composition vivifie le sang dans les poumons, tonifie et reconstruit le système.

GRAPHOLOGIE

Réponses aux Correspondants

Avis.—Chaque correspondant recevra, à son tour, la réponse à sa demande. L'abondance des matières nous empêche seule de publier plus de réponses dans un seul numéro. Il n'est fait réponse qu'à des lettres contenant le coupon de la semaine et une seule réponse par coupon.

No 58.—Tempérament exalté, nerveux et absolument positif. Nature ferme, sévère et peu impressionnable quoique juste et vraiment bonne.

A Steel head.—Caractère enthousiaste, audacieux et plein d'ardeur. Manque de sens pratique, de prudence et de réflexion. Bon courage physique.

Toujours seule et méprisée.—Tendance à la mélancolie. Exaltation et sentimentalité. Nature timide et peu persévérante. Absence de sensibilité.

Coqueron de St-R.—Nature assez conciliante, peu ambitieuse et peu énergique. Beaucoup d'imagination. Je ne me rappelle pas le nom que vous mentionnez.

Lucille B.—Cette écriture indique une pensée très féconde et très active, une grande délicatesse de goût et des aptitudes littéraires. En outre de l'orgueil, de la délicate et une volonté absolument incontestable.

Feuille d'or.—Sens artistique, sûreté et délicatesse d'appréciation. Esprit observateur et très subtil. Caractère franc, généreux et bienveillant. Devra céder aux caresses plutôt qu'aux menaces. Sensibilité.

Une jardinière No 115.—Vous êtes persévérante, prudente, ferme et énergique. Votre jugement est droit mais très sévère. Votre volonté d'une fermeté absolue.

Habitant de St-Rose.—Nature tendre, franche et généreuse. Goûts simples et amicalable bonne humeur. Quelques talents pour la musique sont aussi apparents.

Nap.—Je viens de recevoir le volume que vous avez eu l'amabilité de m'envoyer. M'aurait coûté millions de fois. Je le garderais comme un précieux souvenir.

La Bonité.—Caractère supérieurement désagréable. Nature très aimable mais peu aimable. Y gagnerait beaucoup à ne pas se faire connaître.

Mes vingt ans.—Imagination romanesque. Manque de sens pratique. Esprit aventureux. Nature sentimentale, enthousiaste, ardente et imprévoyante.

Diane de Fromont.—Gout délicat et recherché. Sentiments élevés. Nature fière, un peu présomptueuse et un peu égoïste. Aptitudes pour la musique.

Is that so.—Activité, courage et persévérance. Intelligence mercantile. Amour des voyages et de l'imaginaire capricieuse. Esprit observateur et judicieux.

Lido.—Vous ecrivez très gentiment, modeste et mes compliments. Vous êtes un peu coquette et un peu malicieuse, mais très bonne et très généreuse. Vous êtes délicate et prudente, assez franche, cependant. Dispositions artistiques.

Monte la pendule.—Nature indépendante et changeante, assez énergique pourtant. Volonté ferme mais non obstinée. Prudence et perspicacité. Bon pouvoir de persuasion.

Pierrot.—Beaucoup d'imagination. Nature très impressionnable. Sentiments poétiques. Amour de la musique, du théâtre et de toutes les jouissances intellectuelles.

Brian d'amour.—Sens commercial. Esprit d'ordre. Nature calme et réfléchi. Caractère ferme, prudent et pesant bien toutes choses. Cœur bon et généreux.

Honey.—Sens pratique. Caractère franc, droit et indépendant. Volonté très forte et grande finesse d'intuition. Disposition à l'amitié plutôt qu'à l'amour. Précision et méthode en toute chose.

Ma vie est triste.—Caractère peu communicatif, réservé, froid en apparence quoique très aimant et possédant beaucoup de sensibilité. Timidité et crainte.

Latidron.—Nature franche et généreuse. Esprit large, aux puissantes aspirations. Imagination très enthousiaste, bon pouvoir de réflexion cependant.

Sucre à la crème.—Esprit observateur et jugement droit. Prudence et perspicacité. Bonne entente des affaires et sens pratique. Peu de dispositions à l'amour.

Mirco Ipp.—Beaucoup d'imagination. Nature à la fois sensible et égoïste. Inconstance dans l'affection. Caractère très irrégulier.

Rose fanée.—Economie domestique. Caractère calme, peu curieux et très dévoué à ceux qu'il aime. Nature conciliante, ferme et persuasive toutefois. Volonté persévérante.

Montrose et fière.—Imagination romanesque. Amour de la rêverie et sentimentalité. Tendance à l'affectation et à l'exagération en toutes choses.

Un baiser.—Assez bonnes dispositions générales. Cœur tendre et sympathique, peut tout sacrifier à ceux qu'il aime. Esprit un peu malicieux et sarcastique.

Courtois Belgique.—Sens littéraire. Imagination active, travaillée de rêves ambitieux. Caractère très entreprenant. Esprit d'ordre. Bonté, douceur, sensibilité.

Faust et Mephisto.—Nature délicate et impressionnable. Gout délicat. Esprit d'ordre et d'observation. Caractère indépendant. Amour de la musique et du théâtre.

Emilie.—Tempérament chaud, vif et emporté. Volonté absolument tenace. Délicatesse et dissimulation. Gout pour les aventures.

Nataire Oscar.—Absence de sensibilité. Nature casuelle et égoïste. Amour du gain. Sens pratique et intelligence mercantile.

Sweet Cigarette.—Manque de persévérance dans les résolutions. Caractère expansif et confiant. Vous êtes prodigue de louanges et vous aimez aussi qu'on vous flatte vous-même.

Pauvre abandonnée O. D. M.—Imagination ardente. Esprit exalté et se laissant entièrement dominer par le cœur. Nature aimante et constante dans l'affection.

M. A. F. P.—Caractère absolu et violent, ne souffre pas la résistance. Nature quelque peu égoïste. Ambition, énergie et fermeté. Je ne puis rien répondre à ce que vous me demandez.

Colinette.—Sens artistique. Nature impressionnable. Imagination active. Caractère assez entreprenant, un peu irrégulier cependant. Amour des fleurs, des livres et de la musique.

Borsaken.—Votre caractère est ardent, spontané dans ses sentiments. Vous manquez de prudence et votre franchise touche à la brusquerie. Générosité très grande.

Félicie R.—Intelligence mercantile. Originalité, indépendance de caractère. Ambition et audace, mais manque absolu de persévérance.

Quelle est charmante O. G. G.—Nature timide et confiante. Manque de perspicacité et de prudence. Volonté faible, disposée à toujours subir l'influence d'autrui.

L'amour du travail.—Votre écriture montre un tempérament placide et une nature conciliante et douce. Peu d'imagination. Sens pratique et ponctualité.

Myosotis et Muguet blanc.—Exaltation. Absence de sens pratique. Audace et courage, mais peu de discernement et de persévérance. Ambition et présomption.

Charlotte Russe.—Nature superficielle et coquette. Inconstance en toute chose. Imagination romanesque. Nature peu sensible, pourtant et passablement égoïste.

Unique amour.—Sens littéraire. Nature un peu portée à la mélancolie. Beaucoup d'imagination. Enthousiasme. Aptitudes pour la musique. Gout délicat.

Rose des Bois.—Précision, fermeté et ténacité. Caractère fait pour le commandement. Bon pouvoir de persuasion. Excellentes dispositions à l'amour.

Corinne F. B.—Nature franche, ouverte, confiante. Caractère assez ferme, allant droit au but et ne se défilant de rien. Bonnes dispositions à l'amour.

La dame au Camélia.—Désintéressement, franchise et bienveillance. Nature sensible et dévouée. Besoin d'affection. Imagination active et enthousiaste.

Fleur Printanière.—Manque d'ordre. Caractère violent. Esprit de contradiction. Activité, énergie et ambition. Amour du travail.

Loup Blanc.—Sens littéraire. Indépendance de caractère. Tendance au scepticisme. Amour des aventures extraordinaires, des voyages, etc.

Rose de Printemps.—Economie domestique, activité, amour du travail, et habileté exécutive. Nature conciliante et simple. Tempérament placide.

LES TABLETTES ROYALES ROLLENS

... Guérissent l'Anémie ...

ce fléau des manufactures, où tant de jeunes filles voient s'épuiser leurs forces et se consumer leur beauté et leur jeunesse. Elles empêchent l'évolution de cette terrible maladie qui conduit infailliblement à la *consumption* et à une mort certaine.

Leur efficacité est attestée par les célébrités médicales et elles trouvent leur emploi dans les plus grands hôpitaux de l'univers... Les **maladies particulières aux femmes** et aux jeunes filles, étant presque toujours liées à un état d'anémie, sont guéries rapidement par les **Tablettes Royales** employées concurremment à un traitement local approprié, tel que mentionné dans les directions générales qui enveloppent la boîte... En vente dans toutes les bonnes pharmacies au prix de 50c par boîte de 50 Tablettes, et 3 boîtes pour \$1.25... Pour toutes informations, s'adresser à **LA CIE CHIMIQUE ROYALE, 79 rue St-Jacques.** **B. P. 974, Montreal.**

Comtesse de Trousmatic.—Beaucoup d'imagination et peu de contrôle sur ses propres sentiments. Caractère romanesque et exalté.

Violette.—Délicatesse de goût. Élévation de sentiments. Esprit observateur et judicieux. Nature à la fois sévère et tendre. Aptitudes pour la musique.

Petit oiseau jaune.—Sens pratique. Nature forte, énergique et fière. Bon courage physique et grande force morale. Disposition à l'amitié plutôt qu'à l'amour.

Rose A. B.—Nature délicate et impressionnable, se passionnant pour une idée qui lui paraît grande et s'y donnant toute entière et sans réflexion. Bon talent pour la musique.

J'aime Omar D.—Vous êtes nerveuse, excitable, délicate, susceptible et un peu jalouse. Très bonnes dispositions à l'amour, énergie et constance.

(A suivre.)

UNE ŒUVRE CANADIENNE A L'EXPOSITION DE 1900

Au nombre des envois du Canada à l'Exposition universelle de Paris, figurera avec honneur, un splendide monument funéraire dont nous publions une illustration dans ce numéro.

C'est un chef-d'œuvre qui démontre bien le progrès de la sculpture chez nous, et le talent réel de l'auteur, M. J. Brunet. Tout le monde connaît ce vaillant compatriote qui, de modeste ouvrier, a réussi à établir les vastes ateliers de la Côte-des-Neiges, d'où sortent la plupart des beaux monuments qui ornent le cimetière de la Côte-des-Neiges et que l'on peut comparer aux plus beaux en ce genre du monde entier.

M. Brunet mérite tous les éloges pour cette entreprise coûteuse dont la conception a nécessité tant de recherches, un si long travail et un immense talent, de l'aveu de tous les connaisseurs en choses artistiques. M. Brunet a tiré de ses riches carrières de granit rouge, rose et gris de St-Philippe d'Argenteuil, le monolithe qui a servi à ce monument si remarquable encore par son fini et délicat ciselage. C'est une immense pièce travaillée comme un bijou. Il est absolument certain que ce monument ne reviendra pas au Canada, car il deviendra bien vite la propriété de quelque riche amateur européen.

Pour compléter nos renseignements sur les grands ateliers de M. Brunet, disons qu'il emploie une légion d'ouvriers, recrutés parmi les plus habiles du continent, que son outillage lui permet d'exécuter rapidement les ouvrages les plus difficiles, et cela grâce au moyen de l'air comprimé. Tout le granit employé, rouge, rose, et gris, est tiré des superbes carrières de St-Philippe d'Argenteuil, qui couvrent 27 arpents de superficie. Elles passent pour les plus riches du continent, et le granit qui en est extrait est bien supérieur à celui d'Écosse, tant par le grain qui est plus dur, que par la veine qui est plus régulière et la couleur, d'un ton beaucoup plus riche.

Le petit Z..., laid comme un singe et vain comme un paon, parle continuellement de sa vieille noblesse.

L'autre soir, en soupant avec des artistes, il mit la conversation sur son sujet favori.

—Oui, mesdames, leur dit-il au dessert, il faudra que je vous fasse voir mon arbre généalogique.

—Mais nous le connaissons, s'écria une gentille danseuse de l'Opéra, c'est un cocotier!

* *

Scène de ménage.
Un député à sa femme :
C'est ridicule, tu me fais des scènes à chaque instant. Je commence déjà à regretter la chambre.

SANS RETARD

Cette vilaine coqueluche, coupez-la avec le *Bonne Rhum.* 77

Poirier, Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

516 RUE CRAIG

MONTREAL.

Poudre Dentifrice au Quinquina

De MOUNT

Excellente préparation pour Nettoyer les Dents, en Arrêter la Carie et donner aux Gencives et aux Lèvres une couleur saine ainsi qu'une odeur agréable à l'haleine.

15 centins la boîte

Dépot à la pharmacie Levesque, coin des rues St-Denis et Dorchester.



Te Souvient-il ? — (Suite et fin)

Des pleurs d'amour voilaient nos yeux — Chac.

ges de muet - tes ca - res... O pleurs des su - blit - mes ten -

raill
- ges - sus! O dou - ceur des premiers a -

a tempo

PATRIE

GRAND OPERA Les Maîtres de l'Alcazar

WALSE

Andante.
douce cantando
PIANO
cresc.

a Tempo.
piano rall.

(A suivre.)

Te souvient-il? Notre marche devint plus

lent le El plus languissant le... ze phit, Quand tu pres-

-sas ma main, trem. bian. le, Des flois se ba, hai an soupir, Et Ion

front brillant de fo-li

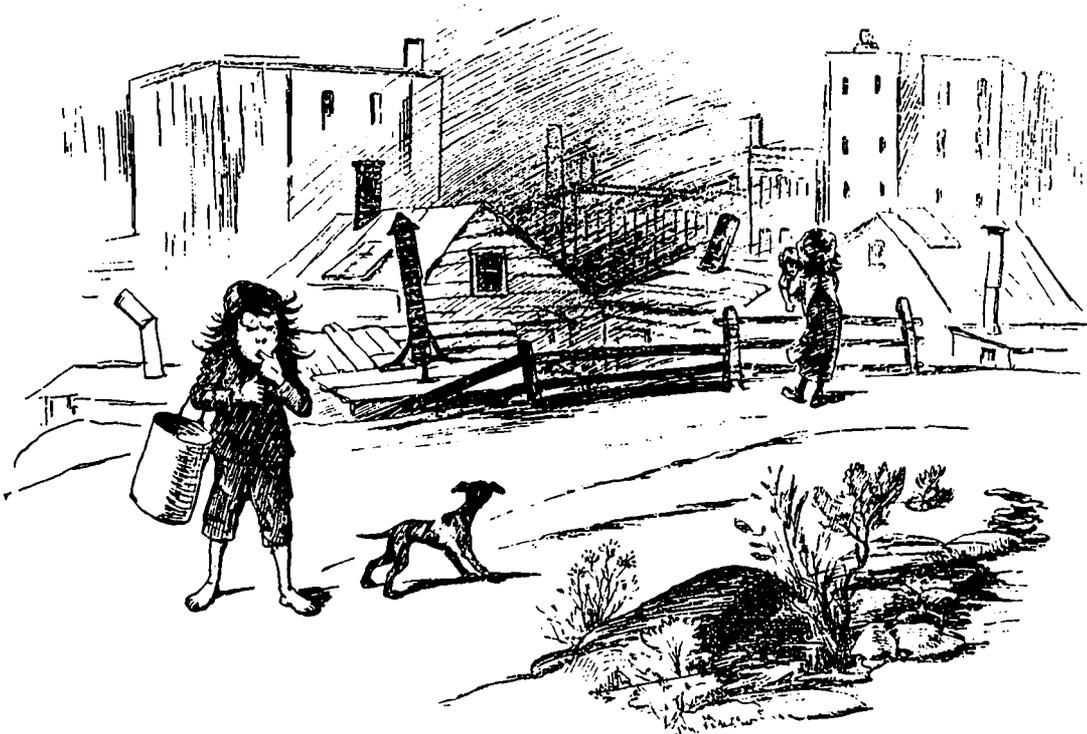
rall... ma le, le po. It

Soudain! Inore, cœur, embrasse. Chan-ai, sur nos le. Vres, l.

es la plus bel les mielos, adu... es O dou

rall du premier... bai, sei l'

AMÈRES RÉFLEXIONS



Le jeune Lamclasse (soliloquant).—Ciel! elle m'a refusé un baiser avant de me quitter! Qu'est-ce que cela veut dire? A-t-elle découvert que je n'ai pas de fortune? Sait-elle que mes titres de noblesse sont des pièces fausses?... ou bien a-t-elle mangé des oignons?...

UNE RENCONTRE DRAMATIQUE

La mort de ce pauvre Francisque Sarcéy, me remet en mémoire l'anecdote suivante :

Sarcéy écrivait alors, au *Figaro*, le feuilleton dramatique, quand Adolphe Guérault, fondant l'*Opinion Nationale*, confia à l'écrivain la même place dans la nouvelle feuille.

De là, éreintements hebdomadaires de Sarcéy par Villemessant qui lâchait parfaitement ses rédacteurs mais n'admettait pas être lâché par eux. Un jour, à la suite d'un article intitulé *Les Orilles de Sarcéy*, l'écrivain visé se fâcha tout rouge et, me rencontrant sur le Boulevard Montmartre m'aborda vivement :

— Cette fois, me dit-il, la mesure est comble. Tu peux dire à Villemessant qu'il va recevoir mes témoins. Je suis l'homme le plus doux du monde, mais, puisqu'on m'y force, je ferai voir que je puis marcher tout comme un autre. Quand j'apportait la nouvelle à Villemessant, il se tortilla dans son fauteuil.

— Vous avez tort de rire, lui dis-je, Sarcéy se battra.

— Hé bien! reprit le patron, je vous parie vingt-cinq louis qu'il ne se battra pas!

— Je les tiens.

— On attendit les témoins, qui ne vinrent point.

— Je courus chez Sarcéy, qui demeurait alors rue de la Tour-d'Auvergne, et je sonnai à tour de bras. Au troisième coup de sonnette, j'entendis Sarcéy qui, sans ouvrir, demanda :

— Qui est là!

— Je me nommai.

— Ah! fit-il, je t'expliquerai ce qui s'est passé, mais je ne puis t'ouvrir maintenant... Je dors...

— Je grognai en descendant :

— Ah! mais, il me coûte vingt-cinq louis, ça ne se passera pas comme cela!

Le lendemain, je publiai, dans le *Figaro*, un article si raide que le critique de l'*Opinion Nationale* m'en fit demander raison. Ses témoins étaient le peintre Armand Dumaresq et le capitaine Doge. Gaillé et le comte Henri de Bonneval voulurent bien m'assister. Nous partîmes pour Mons le soir même.

Deux laudais nous y conduisaient et nous voici en rase campagne. A peine étions-nous en garde que nous vîmes des paysans courir à toutes jambes.

— Attention! dit un docteur belge, vous allez être pincés. Il y a une prime de vingt-cinq francs pour celui qui prévient la police; les gendarmes seront ici dans cinq minutes.

— Nous ramassons nos habits à la hâte et je dis au cocher qui nous conduisait :

— Cinq louis pour vous, si nous arrivons à Maubeuge avant la force armée!

— Nous partîmes au galop, poursuivis par trois gendarmes à cheval qui seraient peut-être arrivés à temps s'ils eussent été à pied.

— Mais où aller? demanda Sarcéy quand nous fûmes arrivés.

— Allons à Baden Baden, dit Bonneval.

— Par où?

— Par la ligne du Luxembourg.

— Allons y!

— Douze heures de chemin de fer. Le lieu du combat, sur le Fremersberg, non loin du rendez-vous de chasse du roi de Prusse.

— Sarcéy met d'énormes lunettes, rajuste son lorgnon.

— Allez, messieurs!

— Ciel! clac! quelques battements... et je déchire la manche de chemise de mon adversaire. Un coup de pointe pas méchant, une piqûre de sangsue.

— Une demi-heure après, nous étions tous attablés à l'hôtel de Russie. A la fin du déjeuner, Gaillé demanda au maître d'hôtel :

— Y a-t-il quelquefois des duels dans ce pays-ci?

— Jamais, monsieur.

— Cependant les officiers doivent avoir, de temps en temps, une affaire à régler!

— Ils vont se battre en Suisse.

— Pourquoi en Suisse?

— Monsieur, parce que, dans le duché de Bade, le duel est *puni de mort!*

— Pâleur générale.

— A quelle heure le train?

— Dans un quart d'heure.

— Nous ne commençâmes à respirer qu'à Strasbourg.

— Le lendemain du retour, je dis à Villemessant :

— Vous me devez cinq cents francs.

— Pourquoi cela?

— J'ai gagné le pari. Sarcéy s'est battu.

— Oui, mais pas avec moi!

— Nous n'avions pas spécifié.

— C'est juste.

— Et il paya."

AURÉLIE SCHOLL.

COMMENT IL L'AVAIT RENCONTRÉ

Elle. Vous dites que vous avez rencontré votre ami accidentellement!

Lui. Oui, je suis tombé avec lui en faisant de la bicyclette.

CUPIDON SAMUSE



De l'avantage d'avoir quatre mains, ou l'art de l'homme en Afrique.

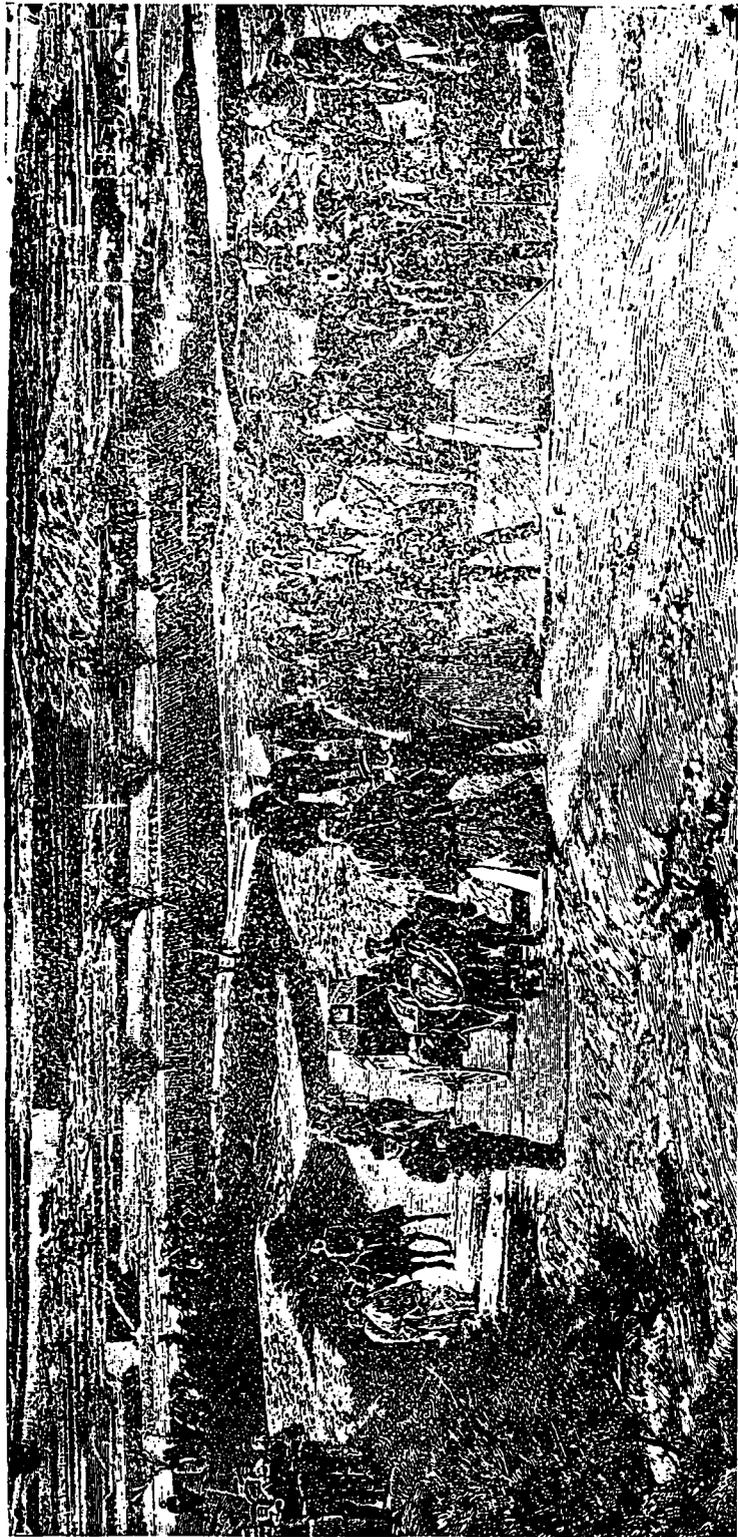
VIAUVILLE, PRES MONTREAL



VUE PRISE DU FLEUVE SAINT-LAURENT

A droite, feu CH. T. VIAU, fondateur de Viauville

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 186



Ont trouvé la solution juste : Mmes LA ROISSEAU, Provencher, Mlles A Aubertin, R David, A Hébert, B Poirier, A Vallées, MM R Bourgeois, L Brousseau, J W Carrière, F X Charrette, A Courtemanche, R Desautels, R Fréchette, A J Gailoua, E Germain, A LeBel, D M Lefebvre, E Pantenaude, O Prieur, L Turcotte, O Warnault, Montréal; Mlle E Côté, Danville, Q; J Robin, Forestville, Q; Mlle C Harvey, Fraserville, Q; Mme F Bouliane, Hull, Q; Mlle H Prairie, Iberville, Q; A Nadeau, Lac Mégantic, Q; A Contant, J D Hamel, Magog, Q; H Lafleur, Maniwaki, Q; Mlle E Fortier, Notre-Dame-de-Lévis, Q; Mlle B Laperrère, L Amiot, W Deschamps, Québec; P Du Sault, Sault au Récollets, Q; Mlle I Archambault,

Sherbrooke, Q; Mlle M L Huard, Somerset, Q; F Duhamel, Sorel, Q; E J Pelletier, Spencer Wood, Q; E J Savignac, Ste Elizabeth, Joliette, Q; J A P Morin, J A R Morin, St Hyacinthe, Q; L Gosselin, St Odilon, Q; N Robinson, C T Sanfaçon, St Roch de Québec; Mme P Cloutier, Mlle E Bélanger, O L Tanguay, St Sauveur de Québec; J A Béliveau, C Marcotie, Victoriaville, Q; C Guimond, Berlin, N H; Mlle M Gendron, Biddeford, Me; Mmes U Bernier, J Dubé, N Plourde, Brunswick, Me; Mlle G Lemaire, Central Falls, R I; Mme Busière, W Létourneau, A E Renaud, Fall River, Mass; A Couture, Haverhill, Mass; Mlles Z Aubin, D Granger; A Baryl, Holyoke, Mass; Mlle R Dubois, Lawrence, Mass; Mlles M St Hilaire,

65c — Corsets d'Été en Net Courts à agrafes style français — 65c

Il n'est pas nécessaire d'en dire plus. Voici le prix !
 P. D. CORSETS COURETS, 4 Agrafes, Cachou et Blanc; Taille : 18 à 26; MOYENS ou LONGS, 5 Agrafes, Gris ou Blanc. 65 cts
 "P. N.", "D. & A.", "R. & G.", "W. C. C.", etc. Corsets d'été en net de santé, 3e en montant. Corsets réparés à peu de frais. Corsets pour enfants, 2e.
Bon Marché. Gants et Mouettes, soie, taffetas, coton, pour Dames et Enfants. Prix : 10c, 15c, 25c et plus la paire.
 Spécial : Crème et Blanc.
 Gants réparés à peu de frais.

J. B. A. LANCTOT, - 152 RUE ST-LAURENT, Fabricant de Gants
 Téléphone Main 3187, 1ère page du nouveau livre
 427 Eventails donnés avec Gants et Corsets de 50 cts et plus

Corsets (D & A, P. N., P. D.)
 Tous les Corsets de 35 cts et plus le Bout des Aiguilles est Révisé qui Empêche de percer l'étoffe; les fait durer le double du temps et ne se trouve pas ailleurs.
 Spécialité dans les hautes marques de Corsets :

Mlle A Vallée, 325 Hôtel de Ville, Montréal; Mme P Cloutier, 177 Victoria, St-Sauveur de Québec; Mlle J Trottière, Hines Allay, Lewiston, Me; G Tessier, 210 Parken, Lowell, Mass; T Sirois, 1839 Pleasant, Fall River, Mass.
 Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centins en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'il leur saurait faire.
 Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Le tirage au sort a fait sortir les noms de :

Amusements et Sports

ELDORADO
 L'excellente troupe de l'Eldorado s'enrichit de jour en jour de nouvelles et précieuses acquisitions; la plus récente est Mlle Rita de Santillane, gommeuse qui, après avoir acquis une enviable réputation dans les grands concerts de Paris, est venu nous charmer et nous éblouir par son chic exquis, son galbe parisien, son impeccable diction, sa jolie voix et son très agréable physique. Il est absolument certain que cette nouvelle étoile fera courir tout Montréal et obtiendra un succès colossal.
 La Direction de l'Eldorado, dans son désir de conquérir les bonnes grâces du public, ne se contente pas de constituer une troupe sans rivale à Montréal, elle a pris le parti de supprimer, pour les mois d'été, le droit d'entrée dans la plus grande partie de sa salle, pour permettre à tout le monde de profiter de ses magnifiques représentations. Depuis lundi, 19 courant, l'admission est gratuite aux places du parterre; les anciens prix sont conservés pour les galeries et les loges seulement. Cette innovation sera certainement accueillie avec toute la faveur qu'elle mérite et le coquet Concert de la rue Cadieux verra, chaque jour, la foule se presser à ses portes pour entendre et applaudir la pléiade d'artistes distingués qui ont su capter les suffrages du public.
 On trouvera, dans nos colonnes d'annonces, le programme de cette semaine, varié et attrayant, comme toujours.
 PALLADIO.

ELDORADO

Café-Concert Français
 222, 224, 226 RUE CADIEUX
 Spectacle unique en son genre à Montréal
SEMAINE COMMENCANT LE 19 JUIN
BRELAN DE BÈGUES
 Opérette en un acte
Bougnol et Bougnol
 Vaudeville en un acte
 RITA de SANTILLANE, Gommeuse Parisienne.
 Les DELVILLE, Ductilistes excentriques à transformations.
 ANGELE D'ARCY, Romancière.
 CONSTANTINO, L'inimitable danseur.
CHAQUE JOUR (Matinée... à 2 heures / Soirée... à 8 heures)
 Entrée libre et gratuite au parterre
 Galeries, 10c; Loges, 25c; Loge entiere, \$1
 Mme Gibou.—Pour quelle raison M. Sansleson, laissez-vous courir vos enfants nu-pieds sur la route?
 M. Sansleson.—Par la raison, Madame Gibou, qu'il y a dans ma famille plus de pieds que de chaussures.

Petite Correspondance

Mr Jean Gaston (Woonsocket, R. I.)
 Auteurs de la poésie "Si j'étais toi", parue dans le SAMEDI No 36, vol. IX (1898), est prié de bien vouloir correspondre avec Mr J. E. Marsolin, 160 Vitre (Montréal).

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No _____
 (N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....
 Mesure de la Taille.....
 Nom.....
 Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTINS
 Prière d'écrire très lisiblement
 Pour détails voir page 28.

PRIME GRATUITE DU "SAMEDI"

Coupon No 4

Ce Coupon n'est valable que dans les huit jours de la date au présent numéro.

Ecrivez trois lignes et signez (le nom avec parenthèse) sur papier blanc non rayé.
 Adressez, avec le coupon ci-contre, à MADAME T. D'ASTROU, du "Samedi", et indiquez le pseudonyme sous lequel vous lirez, dans un prochain n°, l'appréciation graphologique sur votre caractère, etc.

Concours de Bébé du Samedi

COUPON DE VOTE

Je vote en faveur du bébé No _____

Tous les lecteurs sont invités à conserver ce Coupon afin de pouvoir voter en faveur du bébé de leur choix lorsque tous les portraits auront été publiés dans le journal. Le concours devant se terminer le 17 juin, le vote sera pris du 1er au 3 juillet, et les bulletins de vote devront nous parvenir sous enveloppe portant la suscription "Concours de Bébé", aux bureaux du journal le SAMEDI. Aucun vote ne sera accepté après le 3 juillet.
 Le bébé qui réunira le plus de coupons de vote aura le 1er prix, \$50; le 2e, \$25; le 3e, \$15; le 4e, \$10.

PROVINCE DE QUÉBEC, COUR SUPÉRIEURE
 District de Montréal
 No 2889
 Dame Martha Bertha Whitman, épouse commune en biens de Leo Lorenzo Thomas, de la Paroisse de la Présentation de la Sainte-Vierge, fermier, dûment autorisée à ester en justice aux fins des présentes. Demanderesse.
 Le dit Leo Lorenzo Thomas, Défendeur.
 La demanderesse a, ce jour, intenté une action en séparation de biens contre son mari.
 Montréal, le 29 mai 1899.
 CAMPBELL, MURPHY, ALLAN & HAZEL, Avocats de la demanderesse.

MODES PARISIENNES

MANTEAU POUR BABY DE 18 MOIS à 2 ANS EN LAINAGE CRÈME, composé d'un dos et d'un devant plissé à gros plis ronds monté sur un empiècement carré recouvert par un col en pointe, garni d'entre-deux et d'une dentelle. Ce manteau s'agrafe devant, puis sur l'épaule; manche à coudes garnie d'un entre-deux. Chapeau blanc orné de ruban de taffetas et de plumes blanches. Mat. : 2 verges $\frac{3}{4}$ de tissu, 2 verges $\frac{1}{4}$ d'entre-deux, 2 verges $\frac{1}{4}$ de dentelle.



PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 511. Cette matinée est en flanelle blanche avec un large col garni d'entre-deux et dentelle; cette matinée est indispensable pour toute dame élégante qui aime être à son aise chez elle et en même temps convenablement mise. Le dos a une couture au milieu et petits côtés; les devants ont un empiècement pointu; sur le col sont cousues les fronces; les manches ont une seule couture avec un poignet pointu; un col rabattu; l'ampleur du devant est retenue par une ceinture en ruban et fixée à la couture du dessous de bras.

Il faut 2 verges en 44 pouces pour une personne de grosseur moyenne. No 511 est coupé de 32 à 42 pouces, mesure de buste.

No 581.—Pour faire ce charmant tablier prenez du nansouk (lawn); les volants sont en broderie, les fronces sont cousues sur un entre-deux en broderie de même qu'un autre entre-deux à la taille; dans le bas du tablier vous pouvez faire des petits plis, ou un entre-deux ou simplement un bel

No 511.—Matinée pour dame



NO. 511 LADIES' SACQUE.

No 581.—Tablier d'enfant



NO. 581 GIRLS' APRON.

ourlet à la machine. Les volants sur les épaules forment manches; le tablier se boutonne derrière; on peut le faire en toute espèce d'étoffe se lavant.

Il faut 2 verges $\frac{1}{2}$ en 36 pouces pour un enfant de 4 ans. No 581 est coupé de 2 à 6 ans.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centins, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 10 centins. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

Bibliographie (1)

Nous avons sous les yeux un exemplaire de "Monographies de plantes canadiennes", par M. E. Z. Massicotte.

M. Massicotte qui est poète, est aussi un botaniste distingué et nous explique gentiment, dans la courte préface qui précède son livre, comment et pourquoi il l'est devenu.

La lecture de ce très intéressant ouvrage, coquettement édité et illustré de croquis représentant nos plantes canadiennes, est absolument attachante, chacune des monographies comprenant la description, l'histoire, les propriétés médicinales, l'authologie enfin de la plante et tout cela en quelques phrases compréhensibles pour tous.

L'œuvre de M. Massicotte se complète par des "Croquis champêtres", délicats et courts poèmes en prose et par le Calendrier de la Flore de la Province de Québec.

"Monographies" devrait être dans toutes les bibliothèques canadiennes car chacun trouvera grand profit à s'en assimiler l'essence.

LEES GUIDE (2)

Pour ceux de nos compatriotes de langue anglaise qui, en 1900, traverseront l'océan pour aller à Paris visiter l'Exposition Universelle, il est indispensable de posséder un guide portatif, facile à consulter en tout temps, leur permettant d'aborder les difficultés de toutes sortes qui se présentent à un étranger dans un pays dont il ne parle pas la langue.

Le Guide de MM. Laird et Lee, de Chicago, répond à ce desiderata.

Sous un très petit volume, il contient de nombreux renseignements: cartes de quartiers, plan officiel de l'Exposition en couleurs, carte de distances des principales villes du monde à Paris et un petit dictionnaire des termes usuellement employés dans les diverses phases d'un voyage avec le figuré de la prononciation et même les expressions "familiales, populaires ou argotiques" qui étonnent et déconcertent toujours l'étranger.

L. P.

LA RAISON PROBABLE

Le voyageur.—Les maisons, dans quelques anciennes villes, ont des murs de trois pieds d'épaisseur. Quelle en est la raison? Ça, je ne le sais pas.

M. Guibohard.—Je présume que quelques-uns des voisins étaient musiciens.

TROP BRILLANT

Madame Lamode.—Quel joli arc-en-ciel, n'est-ce pas?

Madame Legoût (dédainneusement).—Vous trouvez?

Madame Lamode.—Mais oui; mais ne l'aimez-vous pas?

Madame Legoût.—Oh! je l'aimerais assez, mais les couleurs sont trop éclatantes pour mon teint.

ELLE L'A EUE

Lui.—Ma reine...

Elle (froïdement).—Je ne suis pas votre reine.

Lui (surpris).—Quoi? Qu'avez-vous, Caro?

Elle.—Vous n'avez pas le droit de me parler ainsi.

Lui.—Je le regrettes, ma chère, mais je ne vous comprends pas.

Elle.—Vous m'appellez votre reine, mais je ne la suis pas. J'ai lu que quand la reine Victoria paraissait dans ses salons, il n'était pas rare qu'elle eût pour la valeur de quarante à cinquante mille piastres de bijoux. Comment puis-je en porter, moi, je n'ai pas même une bague de fiançailles.

Lui.—Je ne puis vous donner autant de bijoux qu'à la reine Victoria, Caro, mais ma reine aura une bague en diamants demain.

LEÇON DE DROIT

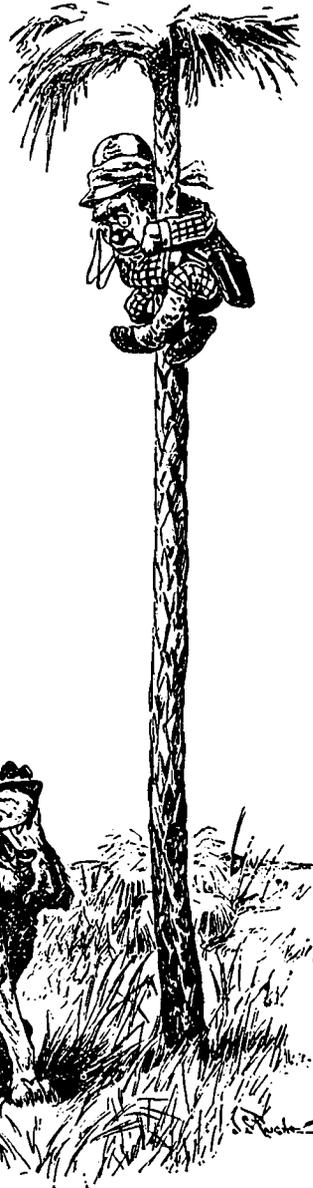
Le jeune Taupin.—Papa, est-ce que le mariage est un contrat?

Le vieux Taupin.—Oui, mon fils. Un contrat gouvernemental.

PAS LA MÊME CHOSE

Le père.—Tommy, cesse de tirer la queue du chat.

Tommy.—Je la tiens seulement; c'est le chat qui la tire.



SITUATION CRITIQUE

Le voyageur John Bull.—Bon Dieu! Je ne vois pas du tout comment je vais pouvoir sortir d'ici, moi!

Le lion du désert.—Ni moi non plus, mon ami. Je pense que ça prendrait un romancier qui aurait un fier toupet pour te faire sortir de là.

(1) C. O. Beauchemin, éditeur, 256 St-Paul, Montréal.
(2) Chicago, Laird & Lee, éditeurs, broché toile 50c; cuir \$1.00.

Cours d'Art Gratuits

"The Canadian Royal Art Union, Limited," de Montréal, Canada, offre des cours d'art gratuits aux personnes qui les désirent.

Les leçons comprennent la leçon et la peinture d'après nature morte, modèles, et pour illustrations de magazines.

Ces leçons sont absolument gratuites et l'on peut en tout temps présenter sa demande d'admission.

"The Canadian Royal Art Union, Limited," a été fondée dans le but d'encourager l'art et de distribuer des œuvres d'art à chacun de ses tirages mensuels qui ont lieu le dernier jour de chaque mois.

Pour plus amples détails s'adresser à

The Canadian Royal Art Union

LIMITED

238 ET 240 RUE ST-JACQUES, MONTREAL, P.Q.

Prochain Tirage : - VENDREDI, 30 JUIN

TRIO DE PROVERBES

Tout ce que l'on aime paraît beau.

x

Celui qui offense ne pardonne pas.

x

Le premier venu engrange.

SANCHO PANÇA.

Une Recette par Semaine

Pour chasser les mouches, il suffit de passer sur les objets dont on désire qu'elles n'approchent point, un enduit fait avec du saindoux où l'on a fait bouillir des feuilles de laurier; la proportion voulue est d'une poignée de ces feuilles pour deux livres de saindoux.

B. DE S.

Grosillon. — Tiens, Binoche! Où vas-tu donc?

Binoche. — Je ne vais nulle part

Grosillon. — Tu dois bien pourtant t'en aller quelque part, voyons!

Binoche. — Pas du tout, j'en reviens.

* *

François S... est un pique-assiette bien connu.

Sur les grands boulevards, tout le monde sait qu'il s'assied trois cent soixante-cinq fois par an à la table des autres.

L'autre soir, le compère était grognon et à ne pas prendre avec des pincettes.

— Qu'a-t-il donc, ce soir, cet animal-là? se demandait-on.

— Probablement, répondit P... A..., c'est qu'il est obligé de dîner chez lui.

SOULAGEMENT RAPIDE

Les accès de toux cessent en prenant une dose de *Baume Rhumal*.

78

Madame ALBERT PAGE

L'Age Critique Mettait sa Vie en Danger! Depuis Huit ans Elle Endurait le Martyre. Elle avait les Jambes Enflées et pouvait à Peine Marcher

N'oubliez pas que l'âge critique est une phase bien dangereuse dans la vie d'une femme, et que, si elle ne se soigne immédiatement, elle ne saura plus tard se débarrasser du cortège d'inconvénients dont ce changement d'âge est toujours accompagné. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont le grand remède pour toutes les maladies féminines et toutes les femmes souffrant de cette terrible maladie du "retour de l'âge", devraient se hâter de prendre ce remède qui a sauvé la vie à un si grand nombre de femmes. Lisez avec attention le témoignage suivant: "Je crois qu'il est de mon devoir de dire à toutes les femmes qui souffrent du retour de l'âge ce que les Pilules Rouges du Dr Coderre ont fait pour moi. Pendant 6 ans, j'ai souffert de cette terrible maladie qui affectait tout mon système. J'avais l'estomac si malade que je ne digérais rien, battements de cœur, douleurs dans le dos, les reins, toujours étourdie, des chaleurs qui me montaient à la tête et m'affaiblissaient. J'avais une douleur si forte dans les pommoux que je ne pouvais lever les bras. J'étais engourdie et j'avais les pieds et les jambes enflés, tellement, que je pouvais à peine marcher. Je ne faisais absolument rien et j'étais bien découragée. Je me fis soigner par plusieurs médecins et dépensai beaucoup d'argent et loin de prendre du mieux, mon état empirait. Un jour, je vis sur un journal qu'une jeune femme malade comme moi avait été guérie par les Pilules Rouges du Dr Coderre. Cela ranima mon courage, je commençai de suite à en prendre et grâce à ce remède je suis guérie. Je fais mon ouvrage seule, je mange et dors bien. Je recommande ce remède à toutes les femmes, ayant la certitude qu'elles seront guéries comme je l'ai été." Madame Albert Page, 395 rue Saint-Christophe, Montréal.



MME ALBERT PAGE.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre agissent sur toutes les maladies des femmes comme l'eau agit sur le feu. Elles détruisent jusqu'au moindre petit malaise. Elles rendent les femmes faibles, fortes et les femmes malades en santé. Pour prouver ce que nous disons nous avons des témoignages et des lettres de milliers de jeunes

filles nous disant que les Pilules Rouges du Dr Coderre les ont sauvées d'une mort certaine, de jeunes et de vieilles femmes nous expriment leur reconnaissance pour tout ce que les Pilules Rouges ont fait pour elles. Toutes celles qui souffrent qui ne prennent pas les Pilules Rouges du Dr Coderre sont coupables d'une grande négligence car elles savent parfaitement qu'elles sont le remède par excellence pour guérir toutes leurs maladies.

Quelle que soit votre maladie, ne vous découragez pas et ne cessez jamais de prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre, sans écrire à nos médecins spécialistes, car il arrive souvent que les Pilules Rouges du Dr Coderre ne guérissent pas parce qu'elles ne sont pas prises de la manière appropriée à la maladie. C'est pour cela que nous vous disons de consulter nos médecins. Vous n'avez absolument rien à payer, tout ce qu'il vous faut faire, c'est de leur envoyer une description des symptômes qui vous font souffrir. Avec le plus grand soin, nos médecins étudieront votre maladie et vous répondront en vous disant tout ce qu'il vous faut faire pour vous guérir le plus vite possible. Adressez: "Département Médical, Boîte 2306, Montréal". Toutes les femmes qui préfèrent consulter nos médecins personnellement, sont invitées à venir tous les

jours, excepté le dimanche, de 9 h. à 5 p. m., au No. 274 rue Saint-Denis, Montréal. Consultations, avis et examens gratuits. Ne manquez pas cette chance unique, venez.

Insistez pour avoir les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre, et n'acceptez jamais celles qu'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25 la boîte. Ces Pilules vendues ainsi à bon marché sont des imitations. Refusez-les. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois contenant 50 Pilules Rouges chacune, jamais autrement. Envoyez nous 50c par la mille, en timbres, pour une boîte ou \$2.50 par lettre enregistrée ou mandat poste pour six boîtes. Nous les envoyons dans toutes les parties du monde sans de douane à payer. Adressez: **Cie Chimique Franco-Américaine, Montréal.**

A l'hôtel.

Un voyageur, haut de six pieds et demi, arrive dans un hôtel pour y passer la nuit. L'hôte, en le conduisant dans sa chambre, lui dit:

— J'ai bien peur que ce lit ne soit pas assez grand pour vous.

— Oh! peu importe, répond le voyageur facétieux; quand j'entrerai dans le lit, il aura deux pieds de plus.

* *

Examen d'anatomie à l'Académie de Géroldstein:

Le professeur. — Supposons que je vous donne un coup de pied dans le... bas des reins, quels sont les muscles qui se mettront en mouvement?

Le candidat (froidelement). — Ceux de mon bras droit, pour vous flanquer une calotte!

Avis Important N. LÉVEILLÉ

Téléphone des Marchands 182

Marchand-Tailleur

138^{1/2} Rue Saint-Laurent MONTREAL

Toujours en main un stock de quatre à cinq mille piastres.

Une visite de votre part est sollicitée.

Habillement fait à 24 HEURES d'AVIS COUPE GARANTIE

DEBARASSEZ VOS LITS DES PUNAISES.

EN BRITANNIA

POISON LIQUIDE DE LYONS.

Une application les détruit, sinon votre argent sera retenu. 25c. La vente partout.

JOHN T. LYONS, coin des rues Craig et Bleury

Bains de Luxe...

dans de la belle eau pure comme le cristal et qui est constamment chauffée

DOUCHE ET NAGE 25c
ENFANTS 15c

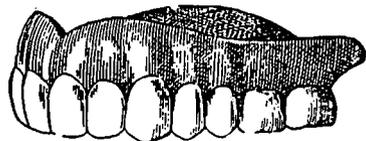
Costumes et essuie-mains de bain gratuits.

BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

JOURS DES DAMES. Le lundi matin et le mercredi après-midi.

W. G. Townsend, Gérant.



Dentier Garanti \$5.

Nous faisons un dentier garanti, par écrit, pour \$5. Nous posons des dents sans palais et des couronnes en or (bridge work) pour \$4 la dent.

Des appartements privés sont à la disposition des religieuses.

Notre institut est établi depuis 1898 et a la confiance du public.

Heures de consultation, de 9 hrs a.m. à 5 hrs p.m.

Institut Dentaire Franco-Américain

162 RUE ST-DENIS, MONTREAL

Tel. East 1744.

Près Ste-Catherine

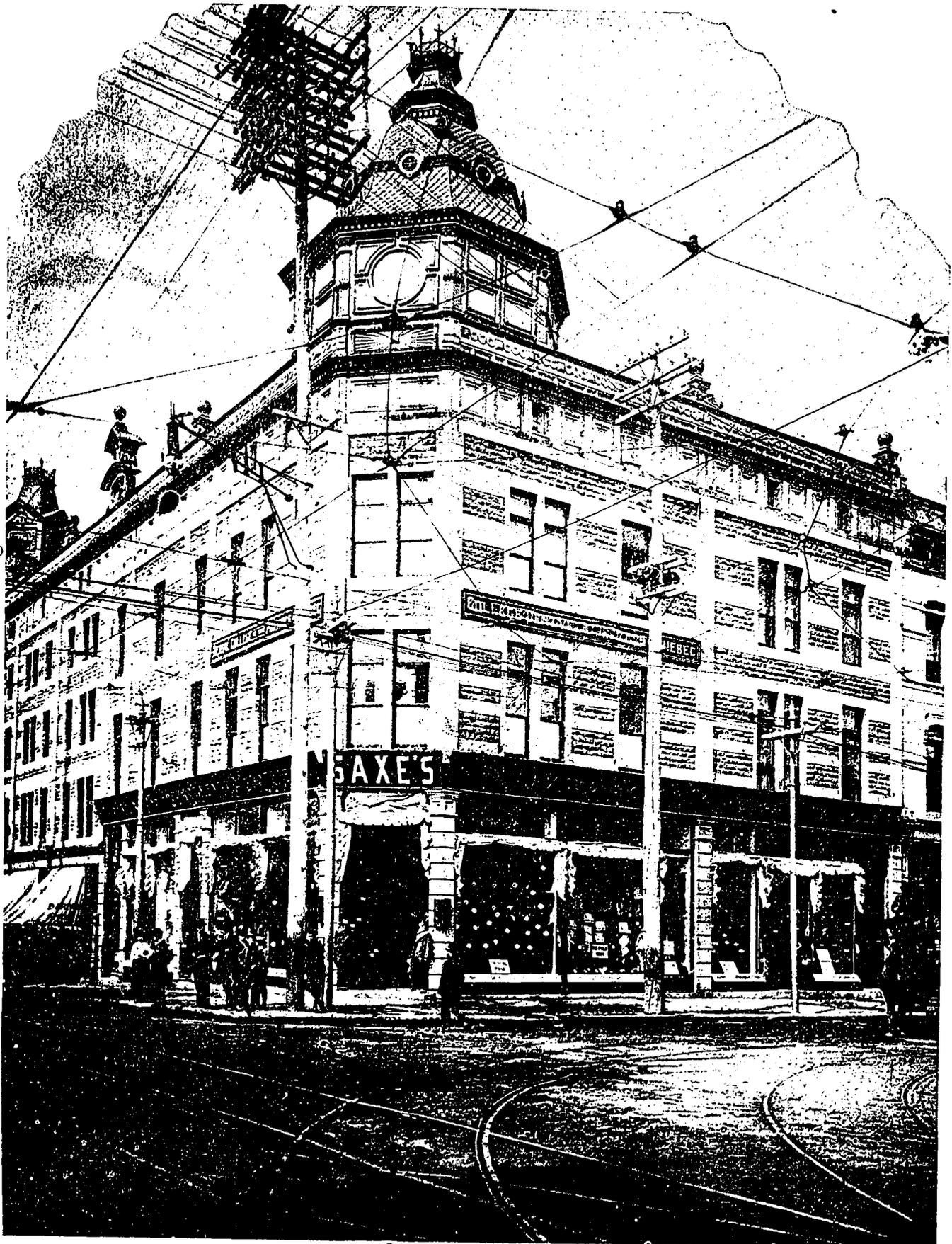
Nous extrayons les dents sans douleurs aucune, nous avons le plus habile praticien parmi les dentistes.

Pour les personnes craintives, une Dame, dentiste, est à votre disposition.

Des dentistes spécialistes dans les plombages en or, argent, platine, etc., font partie de notre personnel.

Un médecin est toujours présent à nos salons.

Les plus grands Fabricants d'Habillements de Montréal

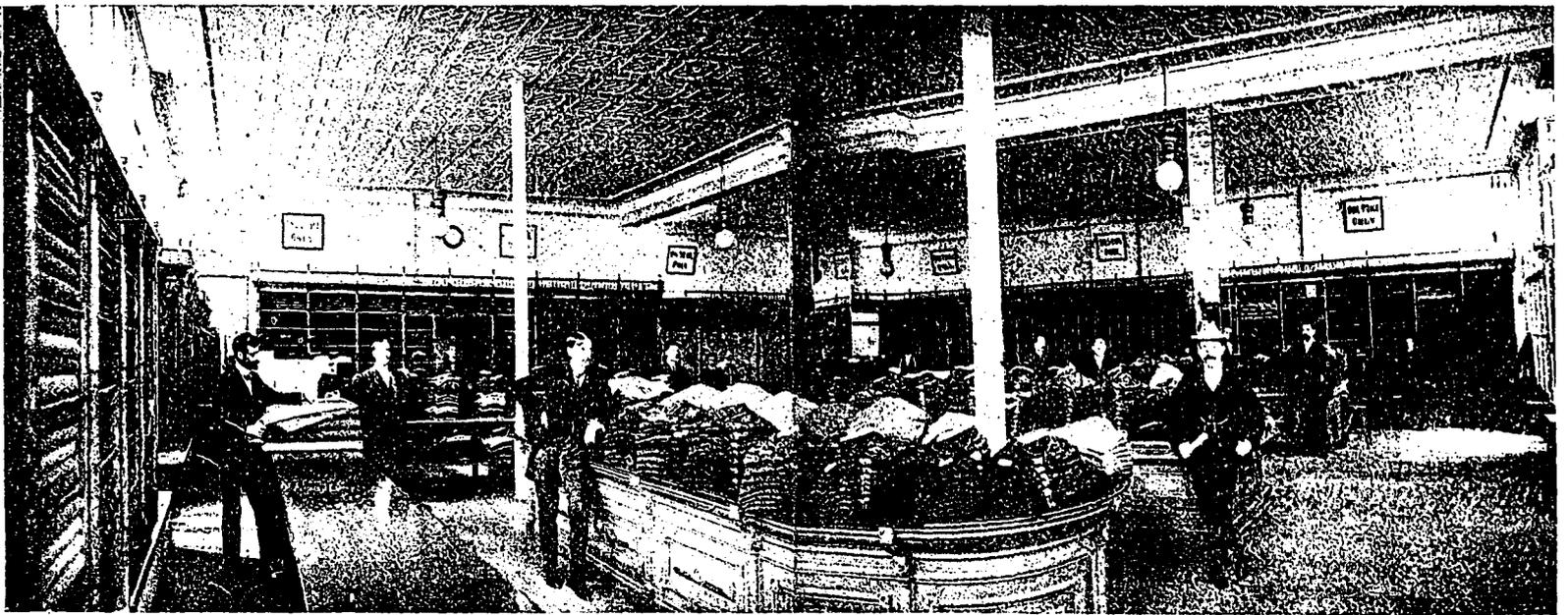


Photographie de M. J. A. Dumas, 112 Vitre, coin St-Laurent.

... Façade Extérieure de la ...

MAISON • M. • SAXE • & • FILS

Coin des Rues St-Laurent et Ste-Catherine



Aspect exact du Magasin Departemental de HARDES FAITES de . . .

Photographie de M. J. A. Dumas, 112 Vite, coin St-Lament

M. SAXE & FILS

MAISON ETABLIE EN
... 1865 ...

Les Premiers
Marchands-Tailleurs de Montréal

... FABRIQUE D'HABILLEMENTS

EN GROS ET EN DETAIL

LE PLUS GROS STOCK ET LA PLUS GRANDE EXTENSION
D'AFFAIRES DE MONTREAL

Toutes les Marchandises Détaillés aux
Prix du Gros == Un Seul Prix

M. SAXE & FILS

Un Bienfait pour le Beau Sexe !



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les femmes qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix: Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.

Dépôt général pour la Puisseance:

L. A. BERNARD,

1862 rue Ste-Catherine, Montreal

Aux Etats Unis: G. L. de MARYTON, pharmacien Manchester, N. H.

Restaurateur de Robson

PLUS DE CHEVEUX GRIS

Voulez vous donner à vos cheveux gris le NOIR de leurs jeunes années, faites usage du RESTAURATEUR de Robson, réparation par excellence.

En vente partout, 50c la bouteille.

Propriétaire: **J. T. GAUDET, Pharmacies, JOLLETTE, P. Q.**



POILS FOLLETS

Enlève instantanément par le

Baume Magique de Cléopâtre

Prix \$2. la bouteille

OU PAR L'ELECTROSIS

Aussi, Massage de la Figure, Manicure, Préparation de la Chevelure, Cors, Oignons, Incarnation des Ongles, soignés par

Mme GEO. TUCKER

Chiroplastiste pratique et Dermatologiste de la figure

A L'INSTITUT DU BAIN ORIENTAL

437 et 443 rue Craig

Vis-à-vis Champ-de-Mars. Tel Bell Main 3129

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ SIROP DU ENFANTS D'CODERRE

PILULES DE Noix Longues

(Composées)

De McGALE

POUR GUERISON CERTAINE

DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.



Nous avons de tres jolis

Souliers

comme la vignette ci-dessus avec des hausses en drap uni et de fantaisie. Ils sont populaires et du dernier gout...

PRIX: \$1.50 EN MONTANT

RONAYNE BROS.

2027 RUE NOTRE-DAME

COIN CARRÉ CHABOLLEZ

SŒUR: Pourquoi Souffrez-vous ?



Quand, pour presque rien, vous pouvez vous guérir promptement et pour toujours.

Si vous éprouvez une sensation d'accablement, de craintes éphémères, des douleurs au dos ou au ventre, des douleurs de l'épine dorsale, un besoin de pleurer souvent, des chaleurs soudaines, de la fatigue, etc. Si les organes spéciaux se sont déplacés, ou que vous soyez affligées de tumeurs, d'ulcères ou d'excroissances, écrivez pour mon **Livre** que j'envoie **Gratuit**, qui vous expliquera un traitement simple, qui se fait chez soi, et qui guérira sûrement toutes les maladies particulières aux femmes.

Rappelez-vous que le moindre retard peut vous mettre dans un état désespéré. Le traitement que je vous offre est si simple et si facile que ce serait vraiment folie que de continuer à souffrir quand vous pouvez si aisément vous guérir. Lisez ce que Madame Noël Tarte dit de mon traitement. Malgré que ce soit contre mon habitude de publier des certificats, à la sollicitation pressante de Mme Tarte, je publie ce qu'elle m'écrit parce qu'elle veut se joindre à moi pour soulager les femmes malades et en faire bénéficier l'humanité souffrante.

MADAME JULIA C. RICHARD.

ST-LIBOIRE, QUE., le 11 Mars 1899.

Chère Amie: C'est un devoir et un plaisir pour moi de vous informer qu'une boîte de vos pastilles m'a complètement guérie de faiblesse générale et de dyspepsie. Je lisais il y a quelque temps une annonce dans le journal à propos de votre traitement et je résolus de vous écrire. J'en tiens les résultats. Je recommanderai votre traitement à toute femme souffrante d'aucune des maladies ou des faiblesses particulières à notre sexe. Je vous donne libéralement de publier ma lettre et de vous servir de mon nom.

Votre amie sincère,

MME NOËL TARTE.

MON LIVRE ET MES CONSEILS SONT DONNÉS GRATUITEMENT.

Mme JULIA C. RICHARD, - Boîte B. P. 996, MONTREAL.

MONUMENTS FUNERAIRES

EN MARBRE ET GRANIT

Ouvrages de Bâtisses et de Cimetières — Tous Genres

J. BRUNET

COTE-DES-NEIGES

MONTREAL

Après des démarches répétées, M. Prudhomme découvre enfin, pour son fils, l'héritière rêvée.

- Mais je n'en veux pas, fait celui-ci. Elle a une trop vilaine poire

- Ce sera une poire pour la soif, répond le père gravement.

La femme de chambre donne de la tisane à la petite Henriette qui est enrhumée.

- Eh bien! et moi? dit son petit frère.

- Est-ce que tu tousses, toi?

- Presque...

Casse-tête Chinois du "Samedi" No 188



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les pièces teintées en noir; rassemblez les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition: LE BENE DE 200 LIVRES.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.

Adressez vous enveloppe formée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal

Ne participerons au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis. Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi, 28 juin, à 10 heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en: Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centins en argent.



PETIT DUC,

LA FINE CHAMPAGNE,

LA CHAMPAGNE R. V. B.

"Curling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.